

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publiée et imprimée par Dansereau, Bellet & Co., 516 Rue Caig.

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL. 5 OCTOBRE 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 26

LES RUINES ENCHANTÉES

DEUXIÈME SÉRIE DE "LE ROI DE L'AMOUR"



Et se laissant tomber sur les genoux, il abaissa ses yeux sur la mignonne... (Page 600.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1893.

LES RUINES ENCHANTÉES

DEUXIÈME SÉRIE DE "LE ROI DE L'AMOUR."

I

L'arrivée de Madeleine sur le lieu du supplice avait provoqué un mouvement de stupeur.

Aux cris de cette femme affolée qui cherchait à se frayer un passage au milieu des assistants, l'exécuteur avait suspendu sa lugubre besogne.

La présence du marquis de Crivellie mit fin à un commencement d'effervescence qui menaçait de dégénérer en tumulte.

Madeleine put continuer de s'avancer vers celui qu'elle venait sauver, en se sacrifiant elle-même.

Elle marchait fiévreusement, comme une folle. Elle ne voyait plus, n'entendait plus.

Elle ne vit pas le regard de suprême angoisse que lui adressait Jeanne, elle n'entendit pas l'exclamation déchirante que sa présence imprévue arrachait à Claude.

Au surplus, sur un signe du marquis, le calme et le silence s'étaient rétablis comme par enchantement; Madeleine, Jeanne et Claude se trouvèrent aussitôt, isolés sous le chêne, en face du terrible gentilhomme.

Mais à présent le visage de M. de Crivellie portait l'empreinte d'une satisfaction cruelle.

Il avait attaché ses regards sur la personne qui venait d'entrer en scène, à l'improviste; et comme s'il eût déjà deviné le mobile qui la faisait agir, il s'improvisa une attitude toute nouvelle qui contrastait avec sa physionomie irritée de tout à l'heure.

Il se préparait évidemment à la scène qu'il pressentait, mais Madeleine ne lui donna pas le temps de l'interroger, pas plus qu'elle ne voulut se donner à elle-même le temps de la réflexion, de peur d'éprouver une défaillance.

— Je suis celle que vous cherchez. Je suis Madeleine.

— Vous ?

— Je suis Madeleine de Blangis ! répéta la malheureuse femme.

L'épouse de Louis avait, pour prononcer ces mots, fait appel à tout ce qui lui restait d'énergie. Mourante, elle se laissa aller dans les bras de Jeanne.

— Vous ? répéta le marquis qui voulut feindre la surprise.
— En douteriez-vous, monsieur ? répliqua Madeleine d'une voix éteinte.

M. de Crivellie courba légèrement la tête :

— Mademoiselle, dit-il, devant une affirmation aussi catégorique, je n'ai plus qu'à m'incliner.

... Je vais donner des ordres pour notre départ immédiat.

... Qu'on fasse avancer le carrosse, commanda-t-il d'un ton impérieux.

Aussitôt tout le monde s'empressa d'obéir, tandis que le marquis présentait la main à Madeleine.

À ce moment, Jeanne et Claude comprenant le danger, voulurent tenter un dernier effort pour sauver celle qui se sacrifiait.

Mais Madeleine se renferma dans la résolution qu'elle venait de prendre.

Et s'adressant à Jeanne qui cherchait à la retenir :

— Je ne saurais accepter le sacrifice que tu t'étais imposé, prononça-t-elle ; pas plus que je ne pouvais laisser s'accomplir le supplice de ton père...

Le marquis lui coupa la parole, en l'entraînant jusqu'à la voiture, où il la porta presque, avant que la malheureuse femme eût eu le temps de se reconnaître.

L'escorte de gentilshommes était déjà aux portières et les soldats allumaient les torches pour ce voyage qui allait s'effectuer de nuit.

Tous ces préparatifs s'étaient faits avec une rapidité et une précision absolument militaires.

Le marquis, en selle, se donnait des airs de chef d'armée.

Mais ce calme qui, chez lui, succédait sans transition à la violence il avait donné l'éœurant spectacle, dissimulait une dernière perfidie.

Il avait poussé son cheval jusque sous le chêne où Jeanne et Claude étaient fortement maintenus et réduit à l'impuissance.

Il les toisa d'un air de colère froide.

Et s'exprimant avec une lenteur voulue, comme pour augmenter leurs angoisses :

— Je consens à vous laisser la vie, leur dit-il, afin que la justice du roi ait son libre cours.

... Qu'on exécute mes ordres ! ajouta-t-il en s'adressant aux soldats qui entouraient le bûcheron et sa fille.

Jeanne fut aussitôt brutalement arrachée des bras de Claude et emmenée, malgré ses protestations et ses cris. Un soldat la prit en croupe, tandis qu'un autre se mettait en devoir de paralyser sa résistance en lui ligant les bras et les jambes.

Pendant ce temps, le bûcheron solidement garrotté, bâillonné, les pieds entravés, était placé entre deux cavaliers qui, le pistolet au poing, se chargeaient de le conduire à Paris.

Tout était prêt. Il n'y avait plus qu'à donner le signal du départ.

Le marquis, dressé sur ses étriers, leva son épée.

L'avant garde de la petite colonne s'ébranla aussitôt, à la lueur des torches qui projetaient dans l'épaisseur de la forêt des clartés d'incendie.

Le carrosse suivait, gardé à chaque portière par les jeunes seigneurs qui s'étaient constitués les gardes du corps de celle qu'on allait obliger quoiqu'elle fût déjà mariée, à devenir marquis de Crivellie.

Derrière le véhicule se forma une escorte de cavaliers précédant les soldats auxquelles était incombée la garde des prisonniers.

Le marquis avait arrêté au défilé sans prononcer une parole.

Mais lorsque le bûcheron et Jeanne furent au moment de passer devant l'humble demeure dont on les arrachait, M. de Crivellie éleva la voix de façon à ce que les deux infortunés ne perdissent pas un mot de ce qu'il allait dire.

— Qu'on mette le feu à cette bicoque ! ordonna-t-il, qu'on réduise en cendres la maison de celui qui n'a pas craint de désobéir aux ordres de Sa Majesté !

Un cri terrible s'arracha de la gorge de Jeanne.

Un cri qui alla retentir dans le cœur de Madeleine comme l'annonce d'un effroyable, d'un irréparable malheur.

Claude eut un hurlement de fauve, et ses dents s'incrûstèrent dans le bâillon qui l'étouffait.

Le malheureux fit un effort désespéré pour essayer de briser les liens qui déchiraient ses chairs et broyaient ses os.

Effort inutile qui n'aboutit qu'à provoquer un accès de rage inouï, un de ces désespoirs qui n'ont pour limite que la folie.

Le marquis demeura impassible en présence de ce spectacle fait pour remuer les plus sceptiques et imposer la pitié aux plus endurcis.

Il assista froidement à l'exécution des ordres épouvantables qu'il avait donnés.

Et il se trouva des êtres assez rîvés à l'obéissance passive, assez peu soucieux de leur conscience, assez peu dignes du nom de français, pour obéir à ce misérable.

Des soldats promènèrent leurs torches enflammées tout le long de la chaumière dont les boiseries s'embrasèrent immédiatement avec ce crépitement sinistre du bois sec sous les morsures du feu attisé par le vent.

En quelques instants la maisonnette fut enveloppée par les flammes et disparut dans une nuée de fumée noire, comme dans un immense ruaisre.

.....

Tout d'abord, Madeleine, emprisonnée dans le carrosse, n'avait pu se rendre exactement compte de ce qui se passait.

Mais au bruit qui se faisait autour de la voiture, à la clameur qui s'éleva tout à coup quand on vit la chaumière du bûcheron s'embraser rapidement comme une pièce d'artifice, la malheureuse femme eut le pressentiment de quelque chose d'horrible.

Elle voulut tenter l'impossible pour s'échapper de la voiture dans laquelle on la retenait prisonnière : elle épuisa pour cela tout ce qui lui restait de force.

Le cocher avait maintenant fort à faire avec ses chevaux qui se cabraient. Il dût arrêter.

Madeleine profita de ce moment pour se précipiter hors du carrosse. Aussitôt la vue des flammes, le mugissement de l'incendie, le bruit des poutres qui tombaient, des murs qui s'effondraient avec un épouvantable fracas, l'avaient frappée d'horreur.

Pendant quelques secondes, cramponnée à la voiture, elle demeura immobile, insensible et comme pétrifiée, effrayante d'aspect avec ses yeux hagards roulant dans les orbites et sa bouche convulsée, entr'ouverte pour un cri que le saisissement avait arrêté dans la gorge.

Puis tout coup ce corps paralysé par l'effroi se ranima. Madeleine s'élança au milieu des chevaux qui, terrifiés par l'incendie, piaffaient et se défendaient violemment.

En vain les cavaliers voulurent-ils s'opposer à ce que cette femme affolée poursuivît une marche semée de périls au milieu de cette cavalerie en détresse.

Madeleine n'écoutait rien. Elle continuait d'avancer, au risque d'être renversée, piétinée, broyée.

Les amis de M. de Crivellie avaient mis pied à terre pour s'emparer de celle qu'on avait confiée à leur garde.

Ils entourèrent Madeleine, la conjurant, avec les formes les plus respectueuses, de ne pas s'exposer davantage et de ne pas s'épouvanter d'un malheur qui, en somme, disaient-ils, pouvait se réparer facilement. Ils allaient même jusqu'à se porter garant que le marquis ferait bientôt remettre le bûcheron et sa fille en liberté, et qu'ayant assouvi son juste ressentiment, il payerait au triple de sa valeur la bicoque dont il avait fait faire un feu de joie.

Madeleine les regardait avec des yeux de folle.

Les mains en avant, elle cherchait à repousser ces hommes qui resserraient de plus en plus le cercle autour d'elle.

Soudain des éclairs brillèrent dans ses yeux, la voix lui revint.

— Ne m'arrêtez pas !... Ne m'arrêtez pas !... cria-t-elle... Je veux la sauver !... Je le veux !... Je le veux !...

Elle se tordait les bras, dans un accès de désespoir impossible à décrire.

Puis, de nouveau, elle se mit à crier :

— Le feu !... Le feu va l'atteindre !... Je n'aurai pas le temps d'arriver ; par pitié, laissez-moi courir ; laissez-moi aller l'arracher aux flammes !... Mais vous ne voyez donc pas que si vous me retenez, je ne la retrouverai plus vivante... ayez pitié d'une mère... Sauvez mon enfant !...

Elle tomba, les deux bras levés au ciel. Elle se traîna sur les genoux, s'épuisant en efforts stériles, en supplications vaines, en prières qu'on n'écoutait pas.

A ce moment le marquis se présenta devant elle.

Elle le reconnut.

— Ah ! puisque c'est vous le maître, ordonnez qu'on la sauve ; ordonnez qu'on me la rende ; je vous en prie !... Je le veux !

Dans un suprême effort elle était parvenue à se redresser ; et marchant droit sur M. de Crivellie, elle lui cria avec des accents que seule une mère peut trouver.

— Je veux sauver mon enfant !... Vous ne m'en empêcherez pas !...

Elle se précipitait.

M. de Crivellie et ses amis se trouvèrent de nouveau devant elle pour l'arrêter dans son élan.

Toute l'énergie de Madeleine vint se briser contre cette barrière humaine.

La malheureuse chancela. Son esprit s'égarait.

Le corps renversé, elle tomba en criant une dernière fois.

— Ma fille !... Ma fille !

Le marquis de Crivellie enleva ce corps désormais inerte et l'emporta dans le carrosse.

Ses amis gardaient maintenant le silence.

Les paroles prononcées par Madeleine les avaient vivement impressionnés.

M. de Crivellie alla au-devant des questions qu'on se préparait à lui adresser.

Mlle de Blangis, prononça-t-il d'une voix où l'on eût en vain cherché à définir une nuance d'émotion, Mlle de Blangis subit en ce moment une crise nerveuse. La scène à laquelle nous venons d'assister a été bien certainement produite par quelque hallucination passagère.

...Il ne faut ajouter aucune importance à ce qu'elle dit ; c'est un accès de folie qui ne sera que très passager j'ose croire. Il faut t'éloigner au plus tôt de ces lieux qui ne pourraient que lui rappeler de douloureux souvenirs.

Comment Madeleine aurait-elle pu protester contre cette déclaration. L'infortunée avait complètement perdu l'usage de ses sens.

Au surplus, le marquis donna le signal du départ.

La petite colonne se remit en marche à la lueur des gerbes d'étincelles que l'incendie projetait vers le ciel.

II

L'INCENDIE

Les deux hommes que nous avons laissés dans le souterrain, avaient marché dans la direction de l'endroit où se trouvait le trésor de guerre, dont la garde était confiée, comme on sait, à Claude le bûcheron.

En entraînant à sa suite le mari de Madeleine, le sonneur avait voulu éviter à Louis un nouvel accès de désespoir, lequel eût infailliblement poussé l'infortuné à se porter, coûte que coûte, au secours de sa femme.

Il avait donc profité de ce que son compagnon était encore sous l'impression du récit qu'il venait de lui faire, afin de l'entraîner au plus profond du souterrain.

Le jeune homme l'avait suivi, machinalement, comme s'il n'eût plus eu conscience du danger auquel s'était exposée Madeleine.

Il ne percevait plus aucun bruit provenant du dehors, absorbé qu'il était dans de tumultueuses réflexions.

Cependant le souterrain s'étendait précisément sous la partie de la forêt que traversait la petite colonne pour gagner la grand'route.

Le sonneur de l'ignorait pas. Aussi, l'oreille tendue, entendait-il le bruit sourd que produisait le piétinement des chevaux sur le sol qui, à cet endroit, servait de plafond au souterrain.

A un moment donné, à force d'attention, il crut cependant distinguer le roulement du carrosse.

Il lui sembla que la terre tremblait au-dessus de sa tête. Il s'arrêta, le cœur serré, en proie à une irrésistible émotion.

—«Ils partent!» pensa-t-il.

Il avait la rage au cœur.

Et tandis que la colère grondait en lui et que son âme tréssait avec violence, à la pensée qu'on enlevait Madeleine, cet homme eut assez d'empire sur lui-même pour cacher à son infortuné compagnon, les tourments qui l'assaillaient, la fureur qui lui montait au cerveau, les épouvantables angoisses enfin qu'il subissait.

Un cri, un mot, un geste pouvait réveiller en Louis les agitations apaisées, le désespoir assoupi.

Le sonneur tenait les regards fixés sur le jeune homme, épiait les moindres mouvements, se tenant prêt à maîtriser les emportements qui pourraient se produire chez lui, à l'improviste.

Il avait peur de ce calme succédant sans transition aux expirations de tout à l'heure.

Il redoutait un terrible réveil de cet esprit paraissant subir un engourdissement qui pouvait n'être que passager.

Le bruit qui se faisait sur leur tête prenait maintenant les proportions d'un tumulte.

Le sonneur percevait quelque chose comme un grondement prolongé. Les piétinements redoublaient. Et dominant le tout, un bruit prolongé, comme un mugissement, comme le déchaînement du vent de tempête qui fait trembler les arbres jusque dans leurs racines et provoque ainsi l'oscillation du sol.

Cette fois Louis avait entendu et un long frissonnement avait agité tout son être.

Il poussa un cri terrible et voulut se précipiter pour rétrograder vers l'entrée du souterrain.

Mais il trouva son compagnon tout prêt à lui barrer le passage. Le sonneur, les bras croisés, la tête haute, s'était imposé cette implacable rigidité d'attitude, en dépit des émotions qu'il éprouvait lui-même et de l'immense pitié qui emplissait son âme, à la vue de ce malheureux condamné au plus épouvantable supplice.

Louis ne se possédait plus en effet.

Il appelait désespérément :

—Madeleine!... Madeleine!...

Jamais douleur n'atteignait à ce degré de violence.

Jamais désespoir ne provoqua semblable exaspération de tous les ressorts de la nature humaine.

Toute cette fougue, toute cette violence, toute cette rage vint se briser devant l'irrésistible fermeté du sonneur, remué lui-même jusqu'au plus profond des entrailles, mais immuable dans sa volonté.

—Tu n'iras pas plus loin, Louis! prononça-t-il. Car tout ce que tu pourrais tenter serait inutile d'abord, dangereux ensuite, irréparable surtout.

—Je veux sauver Madeleine.

—Tu nous perdras tous, sans y parvenir.

—Ah! vous êtes insupportable! s'écria le jeune homme en se débattant dans l'étreinte de son compagnon.

—Je veux vous sauver tous deux, toi d'abord, elle ensuite!

—Elle! Elle? Vous la sauvez? Qui me l'affirme?

Puis s'interrompant :

—Ah! mille fois mourir plutôt que de la savoir au pouvoir d'un autre.

Louis était parvenu à s'arracher des bras du sonneur.

En quelques bonds il arriva à l'extrémité du souterrain et il s'apprêta à faire jouer la trappe pour s'ouvrir un passage et courir au secours de sa femme et de son enfant.

Mais un cri terrible s'échappa de sa bouche contractée par la terreur, et il tourna des regards épouvantés vers le sonneur qui l'avait suivi et atteint.

A ce moment le mugissement de l'incendie parvenait jusqu'à lui.

Il eut un moment de vertige.

—Le feu!... le feu!... prononçait-il en chancelant comme un homme ivre.

—Le feu! répéta le sonneur avec un cri de rage.

Une idée avait traversé son esprit avec la rapidité d'un éclair. Il avait pensé à l'enfant de Madeleine. N'avait-il pas lui-même recommandé à Jeanne d'aller replacer le petit être dans son berceau?

Cette fois il n'y avait plus à écouter les conseils de la prudence, il n'y avait plus qu'à voler, quoi qu'il dût arriver, au secours de l'enfant que, pensait-il, sa mère n'avait pas voulu exposer, quand elle était allée se livrer prisonnière entre les mains du marquis.

Le sonneur saisit Louis par le bras en s'écriant :

—Que Dieu nous prenne en pitié, mon fils et nous protège!

...Suis-moi, Louis! Courage, courage, mon fils!

Il s'était élancé comme s'il eût marché à l'assaut.

Mais au moment où il soulevait la trappe, le mur de la cuisine s'effondrait avec un épouvantable fracas.

En moins de quelques secondes un amas de décombres comblait l'intérieur de la pièce noire dans laquelle on pénétrait de la cuisine en faisant pivoter la boiserie mobile.

—Malédiction! hurla le sonneur.

Et se toisant vers Louis immobile, terrifié, foudroyé :

—Nous n'avons plus d'issue par ici!

On eût dit, à voir ces deux hommes en face l'un de l'autre, deux êtres enterrés vivants et qui savent que personne n'en tendra leurs appels et ne viendra à leurs secours.

Pour la première fois de sa vie, le sonneur sentit le désespoir dans le cœur.

Mais le premier moment de stupeur passé, Louis s'était redressé.

Il s'écriait d'une voix tonnante :

—Je sortirai d'ici!... Il le faut!...

Il avait saisi le bras de son compagnon en ajoutant avec une véhémence extrême :

—Aidez-moi! Aidez-moi par pitié pour elle! Venez! Nous renverserons l'obstacle, nous renverrons toutes ces pierres à nous deux, mais ne perdons pas une minute! Chaque seconde augmente le danger pour elle, pour eux!

...Ah!... Vous ne referez plus à leur porter secours, je pense! Venez! Venez!

Il parlait par saccades; ses yeux demeurément ouverts sortaient de leurs orbites; la face portait, dans ses effroyables contractions, l'empreinte de l'affolement, de la terreur, de la folie.

La voix du malheureux homme se perdait à présent dans le formidable vacarme de l'incendie.

Le sonneur et son compagnon distinguait à présent le bruit des pierres qui se détachaient des murailles attaquées par le feu.

Ils entendaient aussi le sinistre sifflement des flammes qui dévorait leur proie.

Soudain un cri vint marquer sa note stridente dans ce tumulte.

—Écoutez! prononça Louis.

A ce moment, en effet, une voix humaine poussait des appels désespérés.

Par moments la voix semblait s'éteindre; puis elle reprenait avec plus de force, pour crier :

—Au secours! Au secours!

Louis se tordait les bras, dans son désespoir d'être réduit à l'impuissance quand un être humain était, à quelques pas de lui, en danger de mort.

Il voulait tenter l'impérisse, dût-il s'épuiser contre l'obstacle et déchirer ses mains contre ces décombres qui s'accumulaient de plus en plus.

Un dernier cri retentit, terrible, déchirant...

—C'est Mathurin qui appelle ! s'exclama le sonneur.

Puis courbant le front :

—Dieu lui inflige le châtement qu'il a mérité...

—Ah ! nous n'allons pas le laisser mourir sans secours ; vous ne le voudrez pas, vous ne pouvez pas le vouloir. Non ! Il faut épuiser tous les moyens pour arriver jusqu'à lui !

Un fracas immense coupa la voix de Louis. La chaumière embrasée s'effondrait.

—Courons aux " Ruines " ! commanda le sonneur. C'est par là seulement que nous pouvons sortir d'ici et porter secours à ceux qui nous appellent...

... Viens, Louis ! ajouta-t-il en s'emparant de force du bras du malheureux qui se laissa conduire, brisé par l'érection et la douleur.

Et pendant tout le trajet qui s'accomplissait dans ces circonstances dramatiques, les deux hommes passèrent par toutes les phases de désespoir, par toutes les inquiétudes, toutes les angoisses.

Et cependant ni l'un ni l'autre ne pouvaient se représenter l'immensité du malheur qui les accablait.

Ils ravaient bien que Mathurin était prisonnier du feu, dans la chaumière incendiée.

Mais qu'étaient devenus Claude et Jeanne ?

Quel avait pu être le sort de Madeleine ?

Le sonneur, cet homme si audacieux, si ferme dans son inébranlable confiance, réfléchissait à présent sur ces événements qui s'étaient succédé avec tant de rapidité et sans qu'il eût eu le pouvoir de s'y opposer.

Ne fallait-il pas voir dans cette succession de faits, de terribles indices pour l'avenir, et aussi un avertissement venu d'en haut !

En outre, depuis qu'il pouvait juger de ce qui se passait dans l'âme affolée de Louis, il se demandait s'il n'outrepassait pas, en ce moment, les privilèges et le droit d'un chef de parti.

Et lui qui, pour mener à bien de formidables projets, avait tout fait plier sous sa volonté, il se prenait à s'interroger intérieurement sur le parti qu'il convenait de prendre.

Pour la première fois de sa vie, le doute pénétrait en lui ; pour la première fois aussi son âme s'amollissait sous un irrésistible attendrissement.

Il ne se sentait plus le courage de rassurer Louis sur l'issue d'une aventure dont il comprenait maintenant toute la gravité, dont il pressentait les épouvantables conséquences.

Silencieux, morne, il précédait le jeune homme, dans cette marche précipitée dans le souterrain, sans oser lever les yeux sur celui auquel il venait de faire, dans un élan spontané, la promesse de le sauver et de sauver Madeleine.

.....

Le sonneur ne s'était pas trompé lorsqu'il croyait avoir reconnu la voix qui appelait au secours.

C'était bien la voix de Mathurin.

Le malheureux garçon était, en effet, demeuré étendu à la même place où il était tombé, on s'en souvient, après avoir vidé, à long traits, la gourde pleine de vin.

Personne ne s'était plus occupé de lui, ni pendant que l'on procédait à l'exécution de Claude, ni lorsque, sur l'ordre du marquis de Crivellie, on avait mis le feu à la maison du bûcheron.

Attaquée de tous les côtés à la fois par les incendiaires munis de torches, la chaumière était déjà presque complètement enveloppée par les flammes quand Mathurin sortit brusquement de l'état d'engourdissement où l'avaient plongé les copieuses libations auxquelles il s'était livré.

Il faut bien que la terreur ou toute autre impression violente puisse faire disparaître instantanément les effets de

l'ivresse, le pauvre garçon suffoqué par la fumée, épouvanté à la vue de l'incendie qui faisait rage, trouva la force de se redresser et la présence d'esprit de chercher une issue afin d'échapper aux flammes.

Les murs embrasés lui opposaient partout d'insurmontables obstacles.

Il n'y avait plus qu'une ressource : s'élançant à corps perdu dans la tournaise pour tenter de se sauver.

Mathurin était pris maintenant comme au milieu d'un immense bûcher ; et le cercle de feu l'enserrait de plus en plus étroitement.

Il tournait sur lui-même comme un lion rendu furieux par l'approche de la mort.

A vingt reprises différentes il avait pris son élan pour traverser le rempart de flammes, et chaque fois il avait dû reculer devant le danger, enveloppé par la fumée âcre qui se dégageait du milieu du foyer de l'incendie.

Et cependant il lui fallait, coûte que coûte, forcer le passage, s'il ne voulait pas mourir au milieu de l'immense brasier.

L'instinct de la conservation lui avait rendu toute sa présence d'esprit et doublé la dose d'énergie dont il était susceptible.

A la terreur, à l'affolement, succédait maintenant chez le malheureux une résolution virile de lutter contre la mort horrible qui l'attendait.

Et comme si la Providence fût venue à son secours, tout un côté de la chaumière s'effondrant du même coup laissait voir un passage libre au milieu des flammes.

C'était le salut inespéré.

Il semblait même qu'à ce moment l'incendie eût pris une autre direction, car les flammes s'attaquaient vigoureusement à la toiture épargnée jusque-là.

Le vacarme de tout à l'heure avait fait place au crépitement assourdi du chaume qui se consume.

Mathurin n'avait donc plus qu'à franchir quelques décombres fumants pour s'échapper.

Tout à coup, des cris partant de l'étage supérieur vinrent glacer le sang dans les veines de l'infortuné garçon.

Il s'arrêta, au moment de rendre son élan.

Il écoutait ces cris qui s'affaiblissaient pour finir en vagissements plaintifs.

Soudain une idée traversa son esprit effolé.

Il pensa à l'enfant de Madeleine ! Et il se souvint, le malheureux ! Ces cris qui redoublaient résonnaient à ses oreilles et portaient le trouble et le désespoir dans son âme.

Il se souvint que Claude l'avait accablé de reproches et de malédictions.

Il se rappela l'attitude de Jeanne dont les regards lui commandaient le silence.

Et dans un rapide travail de son imagination surexcitée, il se représenta la scène qui avait dû suivre, quand il était tombé foudroyé par l'ivresse.

Il se dit qu'on avait dû enlever Madeleine, après l'avoir arrachée de force, d'auprès du berceau de son enfant.

Il supposa que Claude avait dû périr, en défendant la jeune femme, et que les soldats avaient emmené Jeanne.

Et c'était lui la cause de tout cela ! C'était par sa faute que ces effroyables malheurs avaient pu se produire !

Dans son désespoir, il ne songeait plus à présent à faire l'incendie ; il se reconnaissait coupable et il n'avait plus, pensait-il, qu'à mourir pour expier sa faute.

Mais alors il se fit en sa pensée un revirement subit. Il réfléchit qu'il allait, en se condamnant, laisser périr l'enfant de Madeleine,

Ah ! ce n'était plus le Mathurin de la veille encore, le garçon sans volonté qui se rendait l'esclave d'une détestable passion qu'il ne pouvait parvenir à vaincre.

Ce n'était plus le Mathurin qui avait manqué aux promesses faites à Jeanne qu'il aimait bien cependant, et qui n'avait pas tenu le serment fait à Claude qu'il respectait comme on respecte un père !

Il semblait que cet être, naguère encore si faible de caractère, eût été subitement transformé.

Et comme s'il eût été grandi par l'immensité du malheur dont il se reprochait d'avoir été involontairement l'auteur, il sentait se révolter en lui même tous les sentiments honnêtes.

Il lui venait à la pensée comme des velléités d'héroïsme, en même temps qu'il se trouvait prêt à faire le sacrifice de sa vie, pour sauver le pauvre petit être exposé à une mort horrible.

Et tout entier à l'acte de dévouement qu'il s'imposait comme un rachat de la faute qu'il avait commise, il s'abandonna à l'idée folle qu'il devait réussir.

Un instant apaisé l'incendie reprenait avec une extrême violence. Les flammes enveloppaient la toiture, menaçant les chambres qui ouvraient comme on sait, sur la galerie de bois.

Par un de ces hasards comme il s'en rencontre dans les sinistres occasionnés par le feu, l'escalier était demeuré intact.

Mathurin s'élança sur les marches.

En deux bonds il eut atteint la galerie de bois et pénétrant dans la chambre où le berceau disparaissait déjà dans un nuage de fumée.

Il n'était que temps. Le feu qui dévorait le toit de chaume se rabattait rapidement dans l'intérieur des chambres.

Les meubles brûlaient, le lit nuptial de Madeleine et de Louis n'était plus qu'une masse incandescente.

Et les flammes s'allongeaient vers le berceau.

Mathurin eut un bond de fauve.

Il saisit l'enfant et le tenant serré sur sa poitrine, il voulut battre en retraite vers la porte.

Horreur ! la galerie de bois avait disparu ; l'escalier achevait de brûler...

Le feu, partout le feu

Et vacillant sur les poutres calcinées, le toit craquait, prêt à s'effondrer.

Mathurin était désormais prisonnier de l'incendie.

Tout autour de lui des débris enflammés s'abattaient sans cesse ; du chaume en combustion s'élevaient d'épaisses nuées qui retombaient en une pluie d'étincelles sur cet homme affolé et sur son précieux fardeau.

Sous ses pieds le plancher se brûlait avec les gémissements du bois qui se carbonise.

Pendant ces quelques secondes de mortelles angoisses, Mathurin se sentit perdu.

Il serra plus étroitement encore l'enfant contre sa poitrine et se prépara à mourir stoïquement.

Mais quoique aux prises avec cette terrible agonie, le malheureux avait conservé toute sa lucidité d'esprit ; et jugeant qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il éleva sa pensée vers Dieu.

Au moment d'expier sa faute, il demandait au Tout Puissant de ne pas vouloir que l'innocente créature fût emportée dans le châtimement qu'il allait subir, lui le coupable !

Il suppliait l'Être suprême de faire un miracle en faveur de l'enfant de Madeleine.

Soudain le plancher céda sous ses pieds.

Mathurin poussa un cri terrible qui se perdit dans un épouvantable fracas.

Sa voix s'éteignit dans le bruit des flammes, son corps disparut dans la fumée.

Il était tombé debout au milieu des débris qui achevaient de se consumer avec de sinistres pétilllements.

Où prit-il la force de résister à la terreur et à la douleur ?

Comment put-il sortir vivant de cette fournaise ?

Dieu avait sans doute écouté la prière de celui qui, se sachant coupable, ne demandait miséricorde que pour l'enfant qu'il avait voulu sauver, en se sacrifiant lui-même.

Mathurin s'élança comme un fou hors du brasier, les vêtements en lambeaux à moitié brûlés, les bras en sang, le visage marbré d'échimoses, hideux, méconnaissable.

Il ne se demanda pas où il allait.

Il n'avait, à ce moment, qu'une préoccupation. fuir devant le feu.

Une seule pensée l'animait : sauver la fille de Louis !

Au surplus comment aurait-il pu s'orienter au milieu de cette forêt qui commençait, elle aussi, à devenir la proie des flammes.

En effet, les débris et flammèches projetées au loin y avaient allumé l'incendie. Les chênes séculaires, les bouleaux fremisants, les peupliers, les trembles, les noyers aux fortes branches, se tordaient sous les morsures du feu qui s'alimentait aux essences.

L'incendie avait rapidement pris les proportions d'un formidable sinistre.

Mathurin, terrifié, fayait comme, dans les plaines du Nouveau-Monde, fuient les peuplades surprises dans les prairies incendiées par le feu du ciel.

Il allait au hasard, chassé et poursuivi par les flammes.

Il cherchait le sentier que le feu n'avait pas encore atteint, ne s'arrêtant que pour donner à ses poumons épuisés juste le temps de retrouver un peu de souffle. Puis il reprenait sa course folle.

Et pendant que l'infortuné subissait ainsi ces terribles épreuves, le pauvre petit être qu'il tenait dans ses bras ne vagissait plus.

La nature a pour ce premier âge des privilèges en réserve. L'enfant de Madeleine, bercé par le mouvement de cette marche, et douillettement appuyé sur la poitrine de Mathurin, s'était endormie.

Pauvre innocente pour laquelle les aventures dramatiques commençaient dès le berceau !

Mathurin s'arrêta hors d'haleine.

—Dieu ne veut pas que j'aille plus loin ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel. Que sa volonté sainte s'accomplisse !

Et se laissant tomber sur les genoux, il abaissa ses yeux sur la mignonne qui sommeillait dans ses bras.

En ce moment le malheureux garçon ne pensait plus aux dangers qu'il courait dans cette forêt en feu, il ne voyait pas les flammes qui s'étendaient au loin, ni le ciel qui s'embrasait au-dessus de sa tête ; il n'entendait plus les mugissements de l'incendie, ni le bruit sourd des arbres tombant sur le sol, ni les harlements des animaux, surpris dans les taillis, et qui fuyaient affolés.

Il s'absorbait dans une contemplation extatique de la mignonne créature qu'il aurait voulu sauver au prix de sa propre existence.

Et l'on eût pu l'entendre murmurer.

—Dieu tout-puissant, faites un miracle, puisque vous êtes le maître souverain !

Mathurin retrouvait dans sa pensée, à ce moment suprême, toute la foi de son enfance ; et c'est avec une conviction profonde, qu'il s'écria.

—Mon Dieu, envoyez un de vos anges pour la prendre et l'emporter vers vous ! Et puis faites moi mourir après, puisque c'est moi qu'il faut punir.

Soudain il se rappela l'effroyable prédiction de la matrone.

—Ah ! dame Jacqueline, balbutia-t-il en proie au plus violent désespoir, vous l'aviez bien dit que le malheur était proche !

Sa tête s'égarait. Après le recueillement qu'il venait d'avoir, la terreur s'emparait de nouveau de lui.

Il fit un effort pour se lever et parvint à se tenir sur ses jambes tremblantes.

Il criait :

Venez à notre secours !

Cette fois il ne courait plus au hasard.

Il connaissait parfaitement la forêt et cherchait à s'orienter pour retrouver la mesure qu'habitait Jacqueline.

Il commençait presque à reprendre courage, dans la certitude où il était que la matrone se chargerait de l'enfant de Madeleine.

Par moments il s'arrêtait pour reprendre haleine et appeler dame Jacqueline.

Puis il écoute pour s'assurer si sa voix n'a pas été entendue, si l'on ne vient pas à son secours.

Rien !

Rien que la voix formidable de l'incendie.

Il reprend sa marche.

Voici bien le sentier qui conduit à la mesure.

Il va s'y engager quand il s'arrête éperdu, saisi d'horreur.

La demeure de la sorcière est à présent la proie du feu.

Et comme pour barrer le passage, les flammes s'allongent jusque dans le sentier.

Il semble qu'elles poursuivent le malheureux garçon.

Seul, Mathurin n'hésiterait pas à franchir l'obstacle pour aller s'assurer que dame Jacqueline n'est pas en péril. Mais le salut de l'enfant qu'il a réussi à sauver, une première fois, lui commande de battre en retraite.

Et il recule en criant :

— Je suis maudit !

Il songe alors à se rendre chez l'ermite Jean-Baptiste.

Le religieux s'empresse bien sûr de le recevoir, pense-t-il ; et il pourra, rassuré sur le sort de l'enfant de Madeleine, se mettre à la recherche de Jeanne et de Claude.

L'espoir qu'il entrevoit ranime le courage de Mathurin, qui se remet en marche, avec une nouvelle ardeur.

Il ne s'inquiète plus du feu qui augmente d'intensité et attaque à présent des futaies préservées jusque-là.

Il avance avec toute la rapidité possible, en dépit des obstacles qu'il lui reste à surmonter, car il lui a fallu prendre par les broussailles pour éviter les flammes.

La fatigue commence à se faire sentir et ses jambes deviennent de plus en plus lourdes.

Néanmoins il résiste à l'épuisement pour continuer son chemin.

Au surplus, il n'a plus loin à aller. La petite maison de l'ermite, pauvre réduit que couvre le chaume, n'est plus qu'à une portée de pistolet. Le sentier qui y conduit pierreux, tourmenté, serpente au milieu de broussailles touffues.

Mathurin connaît bien ce sentier au bout duquel il a si souvent rencontré l'ermite en prière.

Aussi n'hésite-t-il pas à s'y engager, il appelle le religieux. Mais au lieu de la réponse qu'il attend, des hurlements furieux s'élèvent du milieu des broussailles.

Mathurin s'arrête, effrayé.

Puis il pense que le chien de l'ermite hurle au feu.

Il se hasarde à avancer.

De nouveau il appelle.

Soudain tout son sang se fige dans ses veines et il demeure comme cloué sur place, le visage bouleversé, tout le corps agité par un irrésistible tremblement.

Des yeux brillants comme des escarboucles lancent leur regard de feu, à travers l'épaisseur des broussailles.

À droite, à gauche, devant, partout, on dirait des feux follets dont le nombre augmente à chaque seconde.

Mathurin les connaît bien ces yeux qu'on peut supposer incandescentes.

Quand il en rencontrait, le soir, dans la forêt, certes il ne s'attardait pas à compter ses pas, et il ne lui était jamais venu de vouloir faire le brave en présence du terrible hôte des futaies giboyeuses.

Aussi songeait-il déjà à battre en retraite, quand tout à coup un hurlement sinistre retentit derrière lui.

Maintenant il était cerné, absolument cerné par une bande de loups, chassés par l'incendie, affamés et cherchant leur pâture de la nuit.

Un terrible pressentiment vint s'ajouter, pour Mathurin, à la frayeur qui l'avait envahi à l'aspect des redoutables carnassiers. Le religieux n'avait pas répondu à ses appels ; s'il avait péri dans l'incendie !

Saisi d'épouvante, Mathurin voulut fuir, ses jambes étaient sans force, ses pieds ne pouvaient se détacher du sol.

Bientôt un jet de flammes s'éleva au bout du sentier. C'était la maisonnette de l'ermite qui flambait maintenant.

Mathurin se recommanda à la Providence. Il se sentait irrémédiablement perdu cette fois.

Il se prépara à mourir pieusement.

Il s'agenouilla tenant plus étroitement encore l'enfant dans ses bras, comme pour lui faire un rempart de son corps, quand les loups attaqueraient.

Il se mit à prier tout haut, s'accusant de son crime et implorant la miséricorde divine.

Tout à coup les yeux étincelants disparurent des broussailles.

Les hurlements avaient cessé comme par enchantement.

Mathurin se leva d'un bond.

Il allait donc pouvoir fuir. Mais pour cela il fallait passer devant l'ermitage que dévorait l'incendie.

Le cousin de Jeanne n'hésita pas. Résolument il avança dans le sentier, comme si une volonté surnaturelle l'eût poussé.

Un épouvantable spectacle l'attendait et il eut bientôt l'explication de la disparition si soudaine des loups.

Les animaux formaient à présent le cercle autour des décombres fumants de la maison de chaume.

Ils attendaient afin de pouvoir disputer au feu une proie qu'ils avaient flairée.

Mathurin put les voir exécuter des bonds comme pour s'élaner dans les débris incandescentes, du milieu desquels se dégageait une fumée noire, âcre, nauséabonde, comme en produit les chairs en combustion.

Le religieux Jean-Baptiste avait péri, et c'était son corps que les loups affamés tentaient de voler au brasier.

Un de ces carnassiers de haute taille poussa un hurlement prolongé et bondit au milieu des décombres.

Mathurin l'aperçut qui revenait traînant après lui un cadavre à moitié carbonisé.

Aussitôt toute la bande affamée se mit à la poursuite du loup qui tenait la proie, et disparut dans la profondeur des taillis.

.....

Quand Mathurin fut revenu du saisissement qui l'avait cloué sur place, le malheureux garçon rebroussa chemin dans le sentier.

Les broussailles s'enflammaient à leur tour. Dans sa marche furibonde l'incendie semblait ne devoir rien épargner de l'immense forêt.

Mathurin courait, effaré, haletant, le corps brisé de fatigue, l'esprit en proie au vertige.

À présent, il allait au hasard, sans direction arrêtée d'avance, cherchant pour passer les endroits que les flammes n'avaient pas encore atteints.

Vingt fois il eût succombé à l'effort surhumain qu'il renouvelait depuis des heures, s'il n'eût été soutenu par la vue du petit être qu'il portait dans ses bras.

Il supposait que la Providence l'avait désigné pour cette mission de sauveteur, en expiation de la faute qu'il avait commise et dont, plus que jamais, il redoutait les conséquences pour ceux qu'il aimait.

Alors il faisait un nouvel effort afin de pouvoir poursuivre la tâche qu'il s'était donnée à lui-même.

Il faut le reconnaître à la louange du malheureux, une transformation complète s'était opérée dans son état moral.

Il avait suffi de quelques heures pour, qu'au lieu de l'écrasé au caractère faible, au lieu du garçon qui ne pouvait résister à ses désirs et devenait l'esclave d'une gourmandise exagérée pour la boisson, on trouvât un Mathurin, brisé par les épreuves cruelles, un être absolument régénéré et capable des plus grandes actions, des plus beaux dévouements.

Et il avait assurément conscience du changement si radical qui s'était opéré en lui, car il remerciait Dieu d'avoir permis qu'il se réhabilitât ainsi à ses propres yeux.

Aussi, pendant qu'il précipitait sa marche à l'aventure, avec la préoccupation de fuir l'incendie et de trouver un refuge pour la petite créature dont la vie lui était maintenant plus précieuse que la sienne propre, Mathurin se parlait-il à lui-même comme pour s'encourager à persévérer dans le rôle d'ange-gardien qui lui était échu, à l'improviste.

Et on l'eût pu entendre s'écrier :

— Le bon Dieu me donnera la force et le courage nécessaires afin que je puisse lutter pour ta vie d'abord, pauvrete, puis pour que tu sois heureuse pendant tout le temps que tu resteras avec moi...

... Car je ne t'abandonnerai pas, je te garderai et je te soignerai afin que tu ne sentes pas trop que tu n'as pas ton père et ta mère auprès de toi !

Puis se souvenant tout à coup qu'il ne pouvait plus compter sur dame Jacqueline qui avait disparu, ni sur l'ermite, qui était mort, hélas ! le pauvre diable s'exaltait subitement.

— Oui, je travaillerai, s'écriait-il, je travaillerai pour gagner notre pain à tous deux ; je veillerai sur toi jour et nuit, jusqu'à ce que j'aie retrouvé le parent Claude et la cousine Jeanne...

Puis s'interrompant :

— Car il n'est pas Dieu possible qu'il leur soit arrivé malheur au point que je ne les revoie jamais plus...

... Mais ajoutait-il avec une énergie et une véhémence extrêmes, si le malheur voulait qu'il en soit ainsi et que nous soyons séparés, toi de ta mère Madeleine, pauvrete, et moi de ma bien-aimée Jeanne, eh bien, je m'attacherai à toi pour la vie. Et malheur à ceux qui chercheraient à te persécuter, pauvrete, comme ils ont persécuté ton père et ta mère !...

A ce moment Mathurin se rappelait exactement les incidents ayant marqué la scène qui s'étaient déroulées devant la chaumière du bûcheron.

— Ah ! j'étais un lâche, bien lâche, prononçait-il d'une voix sourde et d'un ton colère contre lui-même ; si j'avais eu mon bon sens, est-ce que j'aurais laissé emmener le parent Claude ? Est-ce que je n'aurais pas sauté à la gorge du premier qui aurait osé porter la main sur Jeanne, ma Jeanne que j'aime !... Ah ! malédiction sur moi, malédiction.

Un vagissement de l'enfant de Madeleine vint l'interrompre dans l'expression de sa colère et de son ressentiment.

Il couva d'un regard subitement attendri celui qui venait de s'éveiller après un de ces sommeils d'enfants qui résistent parfois aux plus violents tumultes.

Seulement alors Mathurin comprit que, quelle que pût être sa bonne volonté, il n'arriverait jamais à suppléer, auprès de l'enfant si jeune, la mère absente.

Et le malheureux perdit, en une seconde, toute l'assurance qu'il avait eue, toute l'énergie qui l'animait l'instant d'avant.

Il se sentait à présent trop faible pour l'immensité de la tâche qui lui incombait.

Alors le vertige le reprit.

Le courage qu'il avait senti se manifester en lui, s'évanouissait rapidement, et avec elle l'instinct de la conservation.

En vain le pauvre garçon essayait-il de se ressaisir ; l'effort qu'il tentait pour cela n'aboutissait qu'à épuiser davantage le peu de forces qui lui restait.

Il s'était arrêté, chancelant.

Et maintenant ses idées se faisaient de plus en plus confuses, comme s'il eût été sur le point de perdre connaissance.

Un nuage passa devant ses yeux. Tout son corps tremblait. Il allait inévitablement tomber comme une masse.

La Providence voulut lui venir en aide, car il put résister à cette défaillance.

Et s'appuyant à un arbre, il réussit à reprendre du souffle.

Alors il se mit, de nouveau, à courir comme un insensé, autant pour ne plus entendre les vagissements plaintifs de l'enfant, que pour s'étourdir lui-même.

C'est ainsi qu'il arriva à la lisière de la forêt.

Un vent frais le frappant au visage lui fit reconnaître qu'il était arrivé à proximité de la Seine.

Une étroite bande de verdure le séparait encore du fleuve. Exténué, il se traîna péniblement pendant quelques pas encore.

Puis n'en pouvant plus il s'affaissa sur l'herbe humide de rosée, en poussant un premier cri d'appel.

Le souffle lui manquait ; son cœur battait avec force.

Il lui semblait qu'il allait mourir, et que l'enfant de Madeleine serait seule au monde, abandonnée et qu'elle mourrait.

Et faisant un effort suprême, il se mit à crier aussi fort qu'il put :

— Au secours !... Au secours !... Au secours !

III

LES RUINES

Nous avons laissé le sonneur entraînant Louis par le passage souterrain qui aboutissait, comme on sait, dans le monceau de décombres que, depuis des siècles, les habitants de Croissy et des environs avaient baptisé les "Ruines."

Il s'agissait, pour les deux hommes, comme on ne l'a pas oublié, de trouver le moyen de se rendre dans la chaumière du bûcheron, afin de porter secours à Mathurin enfermé (ils le supposaient ainsi) dans le petit bâtiment devenu la proie des flammes.

Tandis qu'ils parcouraient, le plus rapidement possible, le long boyau creusé sous terre, les deux hommes gardèrent le silence.

Louis, en proie à la plus vive douleur, s'abandonnait tout entier au sourd désespoir qui tourmentait son âme. Il se demandait ce qui avait pu arriver à Madeleine ; et le doute, doute terrible, impitoyable, incessant torturait sa pensée.

Le sonneur, lui aussi, était aux prises avec une incertitude cruelle, car son visage indiquait la colère et la haine qui bouillonnaient en lui.

Ah ! si le mari de Madeleine eût pu lire dans la pensée de son énergique compagnon, comme il eût souffert ; et qui sait même si, une fois sorti du souterrain, il n'eût rompu brusquement avec cette sorte de discipline qui le maintenait, vis-à-vis du sonneur, dans une obéissance passive.

Il est probable que le malheureux jeune homme eût tout tenté, tout hasardé, au risque de succomber, pour voler au secours de Madeleine et reconquérir, s'il était possible, cette épouse bien-aimée.

C'est dans ces conditions d'absolu silence que les deux hommes arrivèrent à l'extrémité du souterrain.

Le sonneur qui ouvrait la marche, s'arrêta devant une pierre de taille dont la hauteur dépassait de deux pieds sa stature.

— Nous voici au but ! prononça-t-il.

Louis ne put retenir un mouvement d'impatience.

— Hâtons-nous ! s'écria-t-il. De grâce, ne perdons plus ici un temps précieux.

— Je comprends aussi bien que toi la valeur du temps, répliqua le sonneur ; mais mieux que toi je sais ce que je dois faire.

— Vous devez savoir alors que Madeleine est au pouvoir d'un misérable et qu'il faut voler à son secours !...

— Je sais, répliqua le sonneur, qu'un malheureux garçon est en danger de mort, et que c'est lui qu'il faut secourir avant tout et sauver si nous le pouvons !

Aussitôt, il prit à deux mains la pierre de taille, comme s'il se fût agi pour lui de serrer les côtes à un lutteur. Et avec une force herculéenne il fit pivoter la masse énorme sur elle-même.

— Tu peux passer maintenant ! dit-il sans que sa voix trahit l'effort musculaire auquel il venait de se livrer.

Louis était stupéfait.

Obéissant à l'invitation du sonneur, il passa par l'ouverture demeurée béante par le déplacement de la pierre de taille.

Il se trouvait à présent sur une sorte de petite plate-forme où deux hommes pouvaient à peine tenir de front.

Au-dessous de lui le vide.

— Tu vas m'imiter en tout, commanda-t-il ; regarde bien où je mets les pieds, où je place les mains.

Et il passa le premier s'accrochant des mains à des aspérités qui se trouvaient de chaque côté et en tâtonnant des pieds pour rencontrer les marches de pierre taillées dans le roc.

Louis le suivit dans cette descente qui n'était pas sans danger pour un homme inexpérimenté dans cette gymnastique.

—Halte ! cria le sonneur lorsqu'il eut senti le sol sous ses pieds.

Et recevant Louis dans ses bras nerveux, il le porta à quelques pas, en lui disant :

—Tu vas m'attendre ici, car il faut que j'aie formé le souterrain, bien que nous n'ayons aucune crainte à avoir de ce côté.

Au bout de quelques instants qui lui parurent mortellement longues, le mari de Madeleine vit revenir son compagnon.

A partir de ce moment, du reste, le sonneur allait faire diligence, en présence du danger que courait Mathurin. Il ne perdit pas de temps à donner à Louis des explications sur la façon dont il allait procéder pour se rendre sur la partie des "Ruines" où il voulait arriver.

Il se contenta de prendre le jeune homme par la main, comme il eût fait d'un enfant, et il le guida à travers un dédale de galeries, de pièces qui se succédaient, de passages étroits ménagés entre des murs sans ouvertures.

A la fin on se trouva sur une terrasse que surplombait de chaque côté des pans de murailles cicatrisées par le temps et sur lesquelles s'étendaient des mousses centenaires, comme une lèpre immense.

Du haut de cette terrasse l'œil embrassait toute la forêt.

Les deux hommes poussèrent, en même temps, une exclamation déchirante à la vue du ravage que le feu avait fait tout autour des "Ruines".

Toute la partie de la forêt qui avoisinait les décombres du vieux castel, avait disparu. A la place des magnifiques arbres, le sol était couvert de débris fumants.

On eût dit un immense brasier où achevaient de se consumer les vieux troncs moussus, maintenant carbonisés.

Les flammes s'apercevaient au loin, ravageant tout sur leur passage.

—Où est la chaumière de Claude ? demanda Louis d'une voix tremblante.

Le sonneur tendit les bras dans la direction d'un amoncellement de décombres isolés d'où s'élançaient, par instants, des fusées d'étincelles comme en produit le chaume qui se consume, lorsque le vent pénètre jusqu'au foyer où couve le feu.

—La chaumière de Claude était là ! dit-il.

Un cri de douleur et de rage s'échappa de la gorge du jeune homme. Le sonneur le prit dans ses bras et le serrant sur sa vaste poitrine, il ajouta :

—Il n'y a plus à s'occuper des morts !... Mathurin n'existe plus !...

Le mari de Madeleine courba le front.

A l'annonce de cette mort d'une personne qu'il avait connue depuis son enfance, son cœur s'attendrissait.

Soudain il releva la tête :

—Il vit peut-être encore, balbutia-t-il ; il faut nous en assurer !

—Inutile, mon fils !

Le sonneur s'était redressé, et les bras croisés il contemplait cette plaine de feu qui s'étendait au loin, tout autour des "Ruines".

Et Louis l'entendit répéter :

—Oh ! les misérables !... les misérables !

—De qui parlez-vous ? demanda le jeune homme abîmé dans sa douleur.

—De ceux qui ont mis le feu à la forêt ; de celui qui a donné l'ordre d'incendier la demeure du bûcheron !

Il s'interrompit pour promener son regard alternativement dans deux directions différentes :

—Oui, reprit-il, les misérables qui ont épargné ni la mesure d'une pauvre femme, ni l'humble réduit d'un saint homme !

—Que voulez-vous dire ?

—Regarde ! répondit le sonneur en pointant l'index, c'est là qu'habitait Jacqueline.

...Ici, continua-t-il en changeant la direction de sa main, se trouvait la mesure recouverte de chaume où le religieux Jean-Baptiste vivait en ermite.

Louis eut un long tressaillement. Il n'osait interroger l'homme qui se révélait, pour la première fois, à lui, le grand cœur, le caractère supérieur qu'il était réellement.

Jamais le jeune homme ne l'avait vu sous cette apparence de chef énergique ; jamais il n'avait vu sur la physionomie de celui qui avait accepté les humbles fonctions de sonneur, cette expression de souveraine noblesse, de solennelle dignité.

Le sonneur s'animait visiblement. Tout à coup il plongea la main dans une poche intérieure de son vêtement et prit une corne d'auroch, dont il porta vivement l'embouchure à ses lèvres.

Il en tira un son d'une modulation particulière, strident, et qui se répéta au loin dans la forêt.

Puis il attendit, anxieux, frémissant.

Au bout de deux minutes, il prononça ces mots du ton d'un homme certain de son fait :

—Dame Jacqueline est morte ou en fuite !

Pour la seconde fois il souffla dans la corne. Cette fois un son perçant retentit pour finir par un trille saccadé et qui s'interrompit brusquement, par trois fois, pour reprendre chaque fois avec plus de force.

Le sonneur écouta, l'oreille tendue, les yeux empreints de la plus douloureuse anxiété.

Et à mesure que les secondes s'écoulaient, la pâleur envahissait son visage, ses traits se contractaient visiblement, la sueur de l'angoisse perlait à son front.

Puis quand il ne lui fut plus permis de douter, il s'exclama avec un accent de sombre désespoir :

—L'ermite est mort ! Le religieux Jean-Baptiste n'est pas de ceux qui désertent leur poste, mais qui y succombent !

...S'il n'a pas répondu à mon signal, c'est que son cadavre est enfoui, à cette heure, sous les décombres de sa mesure.

Louis avait accueilli ces paroles de son compagnon avec un sentiment de profonde tristesse.

Mais l'annonce de la mort probable des deux personnes qui avaient présidé à son mariage avec Madeleine et à la naissance de la petite Marie, réveilla brusquement chez lui les tourments et les inquiétudes au sujet du sort qui avait pu être réservé à Madeleine, au bûcheron et à cette Jeanne qui s'était montrée affectueuse jusqu'au dévouement et à l'abnégation de soi-même.

Le sonneur comprit sans doute la pensée du jeune homme, car embouchant de nouveau la corne, il lança un troisième signal à travers l'espace.

En même temps ses yeux fouillaient toute une vaste étendue, dans la direction qu'avait dû prendre la colonne sous les ordres du marquis de Crivellie pour regagner Paris.

Les lueurs de l'incendie éclairaient la forêt à une grande distance, ce qui permettait à l'œil exercé du sonneur de distinguer au loin.

Mais hélas ! il attendit en vain que le bûcheron à qui il venait d'envoyer le signal y répondit.

Certes, le son bien connu de la corne d'auroch du chef, avait dû résonner aux oreilles de Claude et déterminer chez le prisonnier du marquis les plus effroyables exaspérations.

On peut s'imaginer le supplice de cet homme entendant le signal de détresse qui demandait une réponse immédiate, et auquel le bâillon étouffait la voix. On peut se faire une idée de la rage qui s'empara de Claude à la pensée que le sonneur allait augurer de son silence qu'il était mort dans une lutte désespérée contre le marquis de Crivellie et ses compagnons.

Mais le sonneur n'interpréta pas dans ce sens le silence du bûcheron, car s'adressant à Louis :

Claude est mis bien certainement dans l'impossibilité de répondre. Je puis le certifier, mon fils, qu'à l'heure actuelle, le bûcheron et sa fille sont emmenés à Paris...

—Et Madeleine ?

—Ta femme, Louis, subit en ce moment la peine de l'acte courageux qu'elle a accompli en se livrant prisonnière du marquis plutôt que de laisser succomber Claude et Jeanne.

Le jeune homme allait interrompre avec véhémence. Le sonneur lui coupa la parole par ces mots :

— Je jure Dieu, mon fils, que les sinistres projets du marquis ne se réaliseront pas !...

Il avait parlé d'un ton ferme. Il levait haut la tête maintenant comme pour affirmer son énergique volonté de combattre les ennemis de Madeleine.

Puis tendant son poing fermé, dans la direction où la troupe emmenait le prisonnier de M. Crivellie.

— Malheur à toi, marquis, s'écria-t-il ; je n'aurai pas plus compassion de toi que tu n'as eu pitié de nos amis.

... Je ne t'épargnerai pas plus que tu ne les as épargnés !

Louis se sentit ranimé par ces paroles qui, dans la bouche du sonneur, prenaient une singulière importance et avaient une valeur réelle.

Au surplus son énergique compagnon s'adressait directement à lui, maintenant, et ajoutait avec une extrême véhémence :

— Je t'ai promis de sauver Madeleine... Je tiendrai ma promesse quoi qu'il puisse m'en coûter pour cela !

... Je la sauverai, tu dis je, ou bien c'est qu'alors Dieu, notre souverain maître, en aurait décidé autrement !

Louis était tout frémissant. L'émotion l'empêchait de parler. Il se jeta à corps perdu dans les bras de son compagnon et l'étreignit avec force.

Une larme vint perler à la paupière du sonneur. L'émotion du jeune homme le gagnait. Il essuya furtivement ses yeux.

Et après cette seconde d'attendrissement, il retrouva tout son courage et toute sa force de volonté.

Il comprenait maintenant qu'il fallait arracher Louis à ce spectacle des ravages occasionnés par l'incendie, et qui ne pouvait qu'aviver sans relâche la poignante douleur qu'éprouvait le mari de Madeleine,

Il la prit paternellement par le bras et l'entraîna dans l'intérieur des "Ruines".

Le trajet que le sonneur faisait accomplir à Louis, au milieu des longs corridors, était tout nouveau pour le jeune homme qui n'avait encore pénétré dans les "Ruines" que par le passage ménagé dans la forêt.

Mais Louis n'était pas au bout des surprises qui l'attendaient dans l'intérieur de cette vaste masse de pierres que, du dehors, on ne prenait que pour un amas de décombres servant de refuge aux oiseaux de nuit.

En effet, le sonneur guida son jeune compagnon à travers une série de couloirs, de galeries couvertes, de vastes pièces dont les plafonds crevés laissaient arriver la lumière de la lune qui donnait un aspect fantastique aux vieilles murailles sur lesquelles le temps avait laissé son empreinte, chaque année un peu plus profondément.

Louis allait marcher d'étonnement en étonnement. Jusqu'à ce jour il n'avait pénétré que dans une salle à peu près épargnée par le vent, la pluie et la grêle.

C'est là qu'il avait passé bien des journées quand le sonneur estimait qu'il y avait danger pour son jeune élève à demeurer chez le bûcheron Claude.

Là, pour tout siège, se trouvaient quelques grosses pierres qui s'étaient détachées des murailles et que le sonneur avait rapprochées les unes des autres, de façon à ce qu'on put s'étendre dessus, au besoin.

Une niche ménagée dans un des pans de murs de cette salle, devait dans les temps passés, servir de cadre à quelque saint sous la protection duquel les premiers propriétaires du castel avaient voulu placer leur demeure seigneuriale.

En face de la niche une porte basse avait existé autrefois, ainsi qu'on pouvait en juger par un reste de pierre d'encadrement, mais l'ouverture en était bouchée aujourd'hui par les décombres qui s'y étaient amoncés peu à peu. Aujourd'hui la mousse et le lierre recouvraient le tout.

Louis supposait que, comme d'habitude, le sonneur s'arrêterait dans cette salle.

Il n'en fut rien. On passa devant sans même y entrer, et au bout de quelques pas les deux hommes se trouvèrent tout à coup dans une obscurité profonde.

Louis eut un moment d'hésitation ; mais aussitôt son compagnon lui avait saisi le bras, en disant :

— Laisse-toi conduire ; tu peux avancer sans crainte.

Cette recommandation n'était pas superflue, car le jeune homme sentit qu'il descendait une pente rapide.

Il eut aussi l'impression qu'on éprouve lorsque l'on fait un trajet circulaire. Cette marche dans les ténèbres, lui paraissait terriblement longue.

Puis il sentit que la température variait très sensiblement. A la température normale succédait un froid qui se faisait de plus en plus pénétrant, comme lorsque l'on descend dans les pièces en sous-sol.

Louis eut un tressaillement.

— Nous sommes arrivés, mon fils ! lui dit le sonneur en s'arrêtant brusquement dans sa marche.

Le jeune homme put alors entendre que son compagnon battait le briquet.

A la lumière des étincelles il se rendit à peu près compte de l'endroit où il se trouvait.

Devant lui une porte bardée de fer indiquait que c'était là une de ces oubliettes où l'on séquestrait autrefois le malheureux condamné à mourir de faim dans la solitude, entre quatre murs où il n'avait pas la possibilité de s'étendre.

Le sonneur avait allumé une mèche d'amiante, la mèche projetait une pâle clarté qui s'ouvrait au moyen d'un secret, et dont les pentures ne tardèrent pas à rouler sur leurs gonds.

Les deux hommes ayant pénétré dans l'oubliette, la porte se referma d'elle-même, avec un grincement de fer rouillé.

Le sonneur alla au-devant des questions qu'il présentait dans la pensée de Louis

— Mon fils, dit-il, rien de ce que tu vas voir ne doit jamais sortir de ta mémoire, comme j'attends de toi le secret le plus absolu.

... Et si je n'exige pas de ta part un serment, pas même une simple promesse, c'est que j'ai non seulement confiance en ton honneur, mais aussi dans ton intelligence.

... Il n'est pas douteux que tu comprendras tout à l'heure l'importance des paroles que je t'adresse en ce moment.

Nous devons reconnaître que Louis, bien que ses tourments ne fussent pas diminués, éprouvait toutefois moins d'appréhensions sur le sort de Madeleine, depuis que le sonneur lui avait promis qu'il sauverait la malheureuse femme.

Il savait quelle confiance on pouvait avoir en la parole de l'homme qui avait formulé cette promesse.

D'autre part, si, en ce moment, le mari de Madeleine mettait une sourdine à sa douleur jusque-là si violente, c'était uniquement parce qu'il supposait que ce qu'il allait voir devait être pour lui une garantie de plus que le sonneur voulait lui donner, pour l'avenir.

Aussi ne manifesta-t-il plus que l'impatience où il était d'arriver au bout du mystérieux trajet qu'on lui avait fait entreprendre dans la vaste solitude des "Ruines".

— Ta main tremble dans la mienne, dit le sonneur ; je vois là une preuve d'anxiété. Je ne te cacherai donc pas, mon fils, que tu vas passer par de nombreux étonnements. Et tout d'abord, pour prévenir chez toi une impression désagréable, je te recommande de te tenir étroitement uni à moi et de me permettre de t'emprisonner, pendant quelques instants, dans mes bras.

Ainsi qu'on le voit, le sonneur, après les émotions sans nombre qu'il venait de subir, avait recouvré tout son calme ordinaire.

Il continua sur le même ton de la recommandation :

— Prépare-toi, Louis, à voir s'effectuer une descente rapide, mais, je te l'affirme, absolument sans danger.

Il voulut néanmoins rassurer plus encore son jeune compagnon :

— Ce que tu as vu jusqu'ici a lieu de t'étonner. Tu ne t'at-

tendais pas à découvrir dans les "Ruines" tout ce que nous y avons trouvé. C'est que ceux qui habitaient le castel ont dû, en tout temps, se prémunir contre les attaques de vive force aussi bien que contre les surprises. Il s'en est même trouvé un, parmi les descendants des seigneurs auxquels ont successivement appartenu le castel, qui a dépensé son temps et son argent à faire disposer certaines parties de ce château de façon à y trouver un asile sûr, inviolable. C'est grâce à lui, mon fils, que je puis aujourd'hui t'affirmer une fois de plus que lorsque j'aurais sauvé ta bien aimée Madeleine, ainsi que je l'ai fait une première fois, nul ne pourra te la ravir de nouveau.

Aussi, mon fils, ajouta le sonneur dont la voix prit une intonation solennelle et grave, avant d'aller plus loin, donne un souvenir à celui qui a présidé aux immenses travaux accomplis dans ce castel et dont nous pouvons profiter aujourd'hui.

Louis répéta mot à mot ces paroles que prononçait le sonneur.

—Soyez béni pour ce que vous avez fait, ô vous, l'ancêtre de Madeleine de Blangis !

Au même instant, il y eut une oscillation.

Puis aussitôt-après Louis sentit que le sol s'effondrait sous ses pieds.

Instinctivement, il se cramponna des deux mains à son compagnon.

La descente, ainsi que l'avait annoncé le sonneur, avait été absolument rapide. En moins de quelques secondes l'arrêt eut lieu. Mais alors une lueur vague, tamisée, permit à Louis de voir qu'il se trouvait sur une trappe recouverte de serge et qui s'était arrêtée à deux pieds du sol.

Le sonneur sauta le premier et tendit la main au jeune homme qui en fit autant.

Après quoi la trappe remonta aussi précipitamment qu'elle était descendue.

Sans perdre un instant, le sonneur emmena Louis dans la partie d'où provenait la lumière.

Et avant que le mari de Madeleine eût eu le temps d'interroger le mystérieux personnage qui lui servait de guide, les deux hommes arrivaient devant une magnifique portière en tapisserie de l'époque d'Henri II.

Le sonneur écarta la portière et s'effaça pour laisser passer son jeune compagnon.

Cette fois, Louis laissa échapper une exclamation de surprise.

La pièce où il se trouvait maintenant était relativement spacieuse, et disposée comme si elle eût été destinée à servir de cabinet de travail à un savant.

De vastes bibliothèques remplies de livres du haut en bas, en garnissaient trois des côtés. Le quatrième laissait voir une porte s'ouvrant entre deux bahuts magnifiquement sculptés.

Au milieu, une table recouverte du riche tapis supportait tous les objets de travail nécessaires à l'écrivain.

Des fauteuils avec écussions complétaient l'ameublement somptueux mais d'un style sévère.

Il n'y avait là aucun de ces objets indispensables à la coquetterie et au confortable féminin.

Louis demeura silencieux, impressionné.

—Où suis-je, demanda-t-il.

—Tu es chez toi, non fils ! répondit le sonneur.

Il souleva alors la portière qui tombait devant la porte du fond, et du seuil il fit voir à Louis l'intérieur d'une seconde pièce meublée en chambre à coucher.

—Voici la chambre que je réserve à Madeleine, prononça-t-il, lorsque je t'aurai rendu l'épouse que tu pleures, pauvre et cher enfant !

... Ici la bien-aimée de ton cœur pourra vivre à l'abri des recherches et des poursuites de ses ennemis.

... C'est également ici qu'elle attendra ton retour chaque fois qu'il te faudra t'absenter pour collaborer à la grande œuvre patriotique que nous poursuivons, nous tous dont tu seras bientôt le chef.

—Moi ! s'écria Louis.

—Oui, toi pour lequel nous avons combattu, depuis des années sans que tu aies pu t'en douter jamais.

—Que m'apprenez-vous là ?

—La vérité, mon fils !

Le sonneur avait maintenant le visage grave, presque impassible, et l'on n'eût pu croire, à voir ses traits reflétant le calme et l'assurance, que c'était le même homme qui venait de passer par les émotions les plus violentes et les rudes épreuves.

Louis le regardait à présent avec une surprise mêlée d'admiration.

Tout ce qu'il avait vu et entendu confondait son esprit.

—Qui êtes-vous donc, et... qui suis-je moi-même ? demanda-t-il tout à coup.

—Je ne pourrai tout de suite satisfaire ta juste curiosité en ce qui te concerne. Il existe encore de puissants motifs pour que tu continues à ignorer pendant quelque temps, — quelques jours peut-être, — quelle est ton origine.

... Tout ce que je puis te dire aujourd'hui, c'est que tu appartiens à une famille qui a produit d'illustres personnages, des héros même, et qu'il ne dépendra ni de moi ni de mes amis que tu ne prenes bientôt dans cette illustre famille le rang auquel tu as droit.

Louis dans son adolescence avait, on s'en souvient, déjà interrogé Claude à ce sujet en insistant pour que le bûcheron le renseignât au moins sur le nom qu'il avait droit de porter. On se rappelle que l'homme qui l'avait élevé s'était, pour ne pas répondre, retranché derrière l'obligation où il était de garder le secret.

Aussi Louis espérait-il être aujourd'hui plus heureux et interroger le sonneur.

—Dites-moi au moins mon nom ! s'exclama-t-il avec un ton d'insistance qui n'était pas sans se nuancer d'une certaine fermeté.

—Cela m'est impossible !

—Lui aussi ! pensa le jeune homme.

Il s'était laissé choir dans un fauteuil ; et le front appuyé sur la main, il paraissait anéanti.

Le sonneur profita de la circonstance pour laisser l'époux de Madeleine s'absorber dans ses réflexions.

Il passa dans la chambre et laissa retomber la portière derrière lui.

Quand il reparut moins de dix minutes plus tard, le jeune homme n'avait pas bougé de place. Il avait gardé la même position, indiquant que pendant les quelques instants qui venaient de s'écouler, sa pensée avait été absolument occupée à des méditations.

Au bruit que fit le sonneur en entrant, Louis leva vivement la tête, comme s'il eût été réveillé en sursaut.

Il regarda fixement l'homme qui apparaissait devant lui, et il lui fallut quelques secondes avant de reconnaître son compagnon.

Celui-ci, en effet, s'était débarrassé de la robe de chambre. Il portait le costume du gentilhomme en voyage, mi-partie civil et militaire.

Un feutre à plumes avait remplacé le chapeau orné de coquilles de Saint Jacques et, à la place de la cordelière, qui lui enserrait tout à l'heure la taille, un solide baudrier de cuir soutenait la lourde rapière.

Suspendue au côté d'un homme de cette trempe, cette arme ne se présentait pas comme une simple arme de parade.

Pour compléter cette tenue sévère, le sonneur avait jeté sur son épaule, un manteau de couleur sombre.

Mais ce n'était pas ce travestissement qui avait empêché de reconnaître tout de suite son compagnon.

Celui-ci avait également modifié sa physionomie.

Une barbe postiche artistiquement posée adhérait si parfaitement au visage que l'œil le plus exercé n'eût pu découvrir le subterfuge.

En outre, une longue cicatrice, effet d'un habile maquillage, balafrait la partie supérieure de la joue droite pour venir se terminer en étoile au dessus du sourcil, comme si un projectile atteignant le crâne eût fait éclater le front à cet endroit-là.

Le sonneur avait réussi en quelques minutes, à se rendre absolument méconnaissable.

Louis s'était levé et le contemplait avec une expression qui tenait à la fois de l'étonnement et de l'admiration.

—Où allez-vous ? demanda-t-il intrigué sur le changement qui s'était opéré chez son compagnon.

—Tu le sauras tout à l'heure, mon fils ! Mais j'ai autre chose de plus important à te communiquer.

—Encore une surprise, sans doute ?

—Oui ! répondit simplement le sonneur.

IV

LE TRÉSOR

Le mari de Madeleine suivit docilement l'homme qui, maintenant, devenait pour lui un personnage tout à fait étrange.

Plus que jamais il était intrigué et désireux de percer le mystère dont s'entourait celui qui s'était constitué son protecteur dévoué et l'ange gardien de Madeleine.

Ce qu'il allait voir devait augmenter encore le sentiment qu'il éprouvait déjà à un si haut degré.

Le sonneur l'avait conduit devant l'un des deux bahuts sculptés qui se trouvaient, ainsi que nous l'avons dit de chaque côté de la porte, donnant accès à la porte, donnant accès à la pièce qui servait de chambre à coucher.

Il posa le doigt sur l'œil d'une tête de biche qui ornait le sommet du bahut et aussitôt le vieux meuble s'ouvrit en deux laissant un espace assez large pour qu'un homme pût y passer à l'aise.

Le sonneur entra le premier en disant à Louis :

—Tu viendras lorsque je t'appellerai. Il disparut aussitôt en s'aidant d'une échelle de cuir fixée au bahut et qui aboutissait dans un sous-sol.

Au bout d'un instant, Louis entendit qu'on l'appelait. Et à son tour il descendit en imitant de point en point tout ce qu'avait fait le sonneur.

Mais à peine était-il arrivé au dernier échelon qu'il ne pût retenir un cri de stupéfaction.

Il était dans une sorte de grotte éclairée par une lampe d'or suspendue à des chaînes du même métal.

Et à la lueur projetée, il pouvait voir scintiller tout autour de la grotte des facettes étincelantes.

Ses yeux s'habituant à ce chatouillement fantastique, il put voir que la grotte était entièrement tapissée de vaisselle d'or, des vases ornés de pierreries, d'armures damasquinées. Il y avait des pièces de joaillerie du plus grand prix, tout un assemblage d'objets tels qu'il s'en trouvait dans le trésor des premiers rois de France et provenant de victoire sur les ennemis.

Louis demeurait émerveillé et comme saisi de vertige. Tout à coup le sonneur la prenant par la main la conduisit au fond de la grotte, dans un endroit que la lumière de la lampe avait laissé sombre au milieu des scintillements d'alentour.

C'était une immense caisse de fer. Le sonneur l'ouvrit, et aussitôt une nappe de pièces d'or se mit à briller.

Le compagnon de Louis plongea ses mains dans cet océan de métal et en fit jaillir, par poignées, des flots d'or qui retombaient dans la caisse avec cette sonnerie toute particulière qui fait reconnaître les métaux précieux.

C'était un éblouissement, une vision fantastique, incessante, comme si cette caisse eût été véritablement inépuisable.

Le sonneur cessa enfin d'agiter cet or.

Et se redressant :

—Tu viens de voir, dit-il au jeune homme, seulement une partie du trésor dont Claude avait la garde. Il existe ici des valeurs incalculables en or, en bijoux, en pierreries. Des caisses semblables à celle-ci sont disséminées un peu partout ici.

...Sous nos pieds sont enterrés des coffres de fer renfermant des diamants en si grand nombre qu'ils serviraient à eux seuls

de ressource pécuniaire à des armées, pendant des années et des années.

...Par ce que je t'ai permis de voir, tu peux croire que je ne mens pas... Eh bien, mon fils, tout ce trésor sera à toi. Il représente la dot de Madeleine de Blangis !

Louis avait maintenant des regards de fou.

Le sonneur reprit :

—S'il a succombé sous leurs coups ; si ces misérables l'ont assassiné, nous le vengerons, je te le jure, j'en fais le serment !

Le sonneur avait parlé avec une extrême véhémence. Il se calma presque aussitôt pour ajouter :

—Mais jusqu'à ce que je vienne te dire ce qu'il en est et quel a été le sort de ceux que nous aimons, j'exige, mon fils, que tu ne quitte plus cet asile où nul ne pourrait pénétrer et où tu seras, par conséquent, en sûreté.

—Quoi !... Vous allez partir ?

—Il le faut !

Louis sentit revenir toute sa douleur, un instant apaisée. Le désespoir en cahissait de nouveau son âme, à la pensée qu'on lui refusait le droit d'aller lui-même à la recherche de Madeleine, qu'on lui interdisait même de concourir à la délivrance de l'infortunée.

—Quoi ! s'écria-t-il avec rage. Vous me condamnez à l'inaction dans ces ruines où j'attendrai au milieu de mille tranges, de mille angoisses, votre retour !...

...Non, c'est impossible !... Vous n'avez pas réfléchi que l'ordre que vous me donnez, en ce moment, serait pour moi un arrêt de mort !...

—Je sais que tu dois te conformer à la mesure que je considère comme commandée par la prudence d'abord, ton intérêt ensuite et surtout pour le salut de Madeleine.

—Mais vous ignorez donc que, pendant que ces heures s'écouleront, interminables pour moi, ma raison subira de terribles assauts !... Vous ne savez donc pas que, si vous tardiez à venir, vous pourriez ne retrouver ici que mon cadavre !... Vous ne savez donc pas que tout ce que je subis depuis cette fatale nuit, m'exaspère et me rend fou !...

Cette déchirante éloquence remuait le sonneur jusqu'au plus profond des entrailles.

Son large front se plissait sous l'effort des pensées douloureuses qui s'agitaient en son cerveau.

Et cependant il eut la force de volonté de maîtriser ses propres impressions, pour tenter de convaincre son interlocuteur qui arrivait rapidement au dernier degré de l'exaltation.

Il trouva des accents tour à tour émus et vigoureux s'appuyant, comme un argument qu'il estimait irrésistible, sur la nécessité de tout mettre en œuvre pour délivrer au plus tôt Madeleine.

Finalement il voulut faire tomber tout d'un coup les derniers résistances que Louis opposait encore.

Et pour arriver à ce résultat, il n'hésita pas à faire le tableau saisissant des dangers que courait Madeleine.

—Mon fils, s'écria-t-il, si je m'acharne ainsi, au risque de te faire souffrir cruellement, c'est que je sais ce que veulent nos adversaires, ce que méditent nos ennemis.

...Tu n'ignores pas que le roi a décidé que Madeleine de Blangis serait l'épouse du marquis de Grivellie.

Louis grinçait des dents au souvenir qui évoquait le sonneur. Celui-ci continua en s'animant :

—Tu m'as compris, je le vois ! Tu sais aussi bien que moi, qu'à l'heure présente Madeleine est au pouvoir du marquis. Ce misérable, que l'appât d'une dot princière guide uniquement, passera outre au refus que lui opposera ta femme ; et le mariage s'accomplira.

Un cri de rage s'arracha de la gorge de Louis.

—Ce mariage ne s'accomplira pas ! s'exclama-t-il furieusement. Ce serait un crime abominable ! Ah ! ne persistez pas dans cette supposition !...

—Cette union s'accomplirait fatalement, et d'une façon irrémédiable, si je ne parvenais pas à déjouer l'infernale combinaison...

—Madelaine parlera ! cria le jeune homme exaspéré... Est-ce qu'elle voudrait subir, sans lutte, l'épouvantable sort auquel on la condamnerait ?... Est-ce qu'elle ne dirait pas ce qui existe ? Est-ce qu'elle n'irait pas devant le roi, lui-même proclamer la vérité tout entière ?... Et qui donc, alors pourrait l'obliger à parjurer le serment d'amour et de fidélité que nous avons échangé devant le religieux Jean-Baptiste le jour où il nous donnait la bénédiction nuptiale ; oui, qui oserait l'obliger à cela, quand elle s'écrierait : "Je suis mariée et je suis mère !"

—Qui ?... Tu me le demandes ?... Est-ce que le roi de France n'a pas toutes les prérogatives, tous les pouvoirs ?... Est-ce qu'il ne s'intitule pas le souverain maître de ses sujets ? Et de même qu'il s'octroie le droit de vie et de mort sur eux, de même il ose, quand c'est son bon plaisir, défaire ce que Dieu a fait !...

...Il ne s'occupera du mariage qui t'a uni à Madeleine, que pour l'annuler d'un trait de plume.

—Alors ce sera moi, moi l'époux de Madeleine, qui irai jusqu'au pied du trône redemander ma femme à ce roi tout-puissant.

—Et Sa Majesté omnipotente t'enverra mourir dans un cabanon de feu ou dans une oubliette de la Bastille, sans compter qu'il lui prendra peut-être la fantaisie de te faire pendre comme un voleur, ou rouer vif comme coupable de lèse-majesté envers sa royale personne !

—Ne t'illusionne pas, mon fils, sur l'issue d'une démarche de ce genre que tu tenterais !

...Et c'est parce que je ne veux pas t'exposer à une aventure qui ne pourrait avoir, pour toi comme pour Madeleine, qu'un dénouement tragique, que je t'exhorte à écouter mes conseils, que je te supplie de ne plus me retenir, quand le péril est imminent, quand il ne faut plus perdre une minute, plus retarder d'une seconde la réalisation d'un plan multiple que j'ai arrêté et dont le succès sera certain, si je reste debout !

...Allons ! Allons ! mon fils ! Laisse-moi tout mon courage ; laisse-moi conserver toute l'autorité paternelle que j'ai su prendre vis-à-vis de toi. Viens, Louis, chaque instant qui s'écoulera tant que je n'aurai pas quitté ce château, sera autant de retard apporté à la délivrance de Madeleine !

...Viens, Louis ! Viens, mon enfant !

À présent, le mari de Madeleine était définitivement anéanti. Tout ce qu'il venait d'entendre lui tourbillonnait dans le cerveau et portait le désespoir plus avant dans son âme.

Désormais il était vaincu par la logique si serrée de son énergique compagnon.

Il n'opposa plus de résistance quand celui-ci voulut quitter la grotte.

Il obéit machinalement à tout ce qu'exigeait le sonneur.

Et une fois qu'ils eurent ensemble regagné l'étrégo supérieur, les deux hommes savaient qu'ils pourraient compter l'un sur l'autre.

Aussi le sonneur ne s'attarda-t-il plus à des explications qu'il jugeait superflues.

Il avait ouvert le second bahut qui contenait les provisions de bouche qui devaient servir à l'alimentation de Louis, pendant tout le temps que durerait la réclusion qu'on lui imposait.

Le moment des adieux était arrivé.

Le sonneur ouvrit les bras au malheureux désespéré.

Il le tint sur son cœur, comme eût pu le faire le plus affectueux des pères.

—Courage ! Courage ! murmura-t-il à l'oreille de Louis abîmé dans une douleur muette.

...Mets ta confiance en Dieu, mon fils ; car c'est lui qui oppose une barrière infranchissable aux volontés et aux colères royales.

...Je pars, mon fils ! Au revoir avec la volonté de Dieu !

Louis le retenait encore, les bras jetés autour du cou.

Le vaillant homme se dégagea doucement de cette étreinte.

Et posant sa large main sur l'épaule du jeune homme :

—Souviens-toi, mon fils, prononça-t-il, que je te confie la garde du trésor qui doit nous donner la certitude du succès.

...Avec les ressources incalculables que nous possédons, on peut s'assurer tous les services qui s'achètent, toutes les consciences qui se vendent !

Cette fois le sonneur avait réussi à impressionner fortement l'esprit de son jeune compagnon, de son élève.

Aussi Louis balbutia-t-il :

—Vous avez décidé que je dois vous attendre ici. Et malgré tout ce que souffre mon âme, je ne trouve plus cette force pour résister à votre volonté.

—Mais qui êtes-vous donc pour avoir pu prendre sur moi une telle autorité ?

—Le moment est venu pour moi, mon fils, de te révéler qui je suis !

Louis ne put se défendre d'une impression. Il éprouva comme une sensation de froid dans les veines. C'était comme un pressentiment qu'il allait apprendre des choses étranges.

Pendant ce temps le sonneur s'était dirigé vers une des bibliothèques qui garnissaient le cabinet de travail.

Il déplaça quelques gros bouquins richement reliés et derrière lesquels il chercha un paquet soigneusement cacheté.

Il brisa la cire des cachets et tira de l'intérieur du paquet un volumineux manuscrit qu'il remit au jeune homme.

—Ce manuscrit, dit-il, t'apprendra ce que tu désires avoir. Il t'initiera à des choses qui t'étonneront assurément ; mais il te fera comprendre aussi pourquoi j'ai dû me résigner à devenir le sonneur de Saint-Merry.

Le compagnon de Louis avait prononcé ces mots d'une voix grave et comme s'il eût, à ce moment, maîtrisé une vive émotion.

Il s'interrompit pendant quelques secondes.

Puis il reprit :

—Ce manuscrit était destiné à Madeleine de Blangis. Je n'étais promis de le lui donner seulement le jour où j'aurais tenu la promesse faite par le pénitent noir au baron de Blangis.

...Mais tu as désiré savoir qui j'étais, Louis ; tu as voulu acquérir la certitude que tu pouvais avoir une absolue confiance en moi ; je dois par conséquent avancer, pour toi, l'heure de la révélation que je ne comptais faire qu'à ton épouse bien-aimée !

Tu vas donc prendre connaissance de ce manuscrit ; et quand tu seras arrivé au bout de cette lecture, j'ai l'orgueil de croire que tu ne regretteras pas, mon fils, d'avoir obéi aux paternelles exhortations d'un homme qui te sera dévoué jusqu'à la mort...

.. J'ose croire, Louis, que tu approuveras alors, sans réserve, tout ce que l'humble sonneur de Saint-Merry a fait jusqu'ici et ce qu'il compte faire encore, autant pour toi que pour Madeleine de Blangis !

Le sonneur ouvrit de nouveau ses bras, appelant ainsi Louis qu'il serra étroitement sur sa large poitrine.

Puis il s'élança vers la porte et disparut.

Après le départ précipité de l'homme qui volait au secours de Madeleine, Louis était demeuré immobile et comme frappé d'insensibilité.

Mais quand les pas du sonneur eurent cessé de résonner dans les longs corridors, alors une réaction s'opéra subitement chez le malheureux qu'on condamnait à attendre seul dans la solitude de ces ruines.

Tout son désespoir, que les paroles du sonneur avaient réussi à assoupir, se réveillait furieusement.

Le sang lui monta au cerveau ; son cœur battait avec violence. Il lui semblait qu'il allait devenir fou, au milieu de ce lugubre silence.

Louis était brave. Ce n'était donc pas un sentiment de terreur qui l'envahissait à ce moment.

Non ! L'incertitude, le doute le torturaient. La pensée de Madeleine emplissait son âme et y portait le trouble et le désespoir.

Une effroyable agitation s'empara de tout son être et il se mit à froisser le manuscrit qu'il tenait à la main.

Tout à coup ses yeux se fermèrent, tout son corps ondula dans un long tressaillement.

La crise qu'il subissait depuis le départ du sonneur était arrivée à son paroxysme. La nature vigoureuse du jeune homme supporta toutefois ce suprême essai.

Louis parvint à faire quelque pas ; il arriva ainsi jusqu'au seuil de cette vaste pièce, et se cramponnant à la tapisserie il écouta longuement.

Puis certain désormais que son compagnon était décidément parti, il alla en chancelant s'affaisser dans le fauteuil.

La vue du manuscrit qu'il tenait dans sa main crispée lui rappela les dernières paroles et les recommandations du sonneur.

Il plaça le volumineux cahier de parchemin devant lui, sur la table.

Sur la première page, l'auteur du manuscrit avait tracé ces mots : "*A la très noble demoiselle Madeleine de Blangis.*"

V

L'AUBERGE DES QUATRE CHEMINS

Le sonneur avait jusque-là, en présence de Louis, dissimulé toutes les inquiétudes qu'il éprouvait lui-même.

Mais à peine s'était-il trouvé seul, au milieu de cette forêt que l'incendie avait attaquée tout autour de la maison de Claude, le vaillant homme donna libre cours aux appréhensions qui assaillaient son esprit.

La malechance le poursuivait d'une façon inquiétante de puis quelque temps, en effet.

Il s'était vu, à plusieurs reprises déjà, dans l'obligation de réchauffer l'espoir qui commençait à s'affaiblir chez plusieurs personnalités importantes du parti dont il était le chef *par interim*, ainsi qu'il se qualifiait dans ses rapports avec ceux qui se trouvaient à la tête du mouvement.

Il avait projeté de faire cesser cet *interim*. Pour cela il lui fallait d'abord mettre en sûreté la femme de Louis, afin que ce dernier put prendre le rang auquel il avait droit et réaliser les grandes choses qu'on rêvait pour lui.

Or, cette fois encore, la malechance se manifestait d'une façon persistante.

Le sonneur récapitulait mentalement les pertes qu'avait fait le parti.

Damo Jacqueline disparue. L'ermite Jean-Baptiste mort, sans doute.

En outre de ces deux personnages qui n'avaient cessé de rendre des services importants à la cause, deux hommes étaient étroitement liés à la fortune du sonneur : le bûcheron Claude et l'aubergiste des *Quatre Chemins*.

Le premier n'ayant pas répondu au signal de son chef, celui-ci en concluait qu'il était arrivé malheur à son principal lieutenant.

Restait l'aubergiste, à condition que celui-là aussi n'eût pas subi quelque mésaventure.

Cette idée s'acharnait dans l'esprit du sonneur pendant qu'il se dirigeait à pas précipités vers l'auberge.

Une sauto-de-vent avait, en faisant prendre subitement une nouvelle direction aux flammèches, préservé cette partie de la forêt.

L'auberge des *Quatre Chemins* se trouvait au bord de la route, à une lieue environ de l'endroit où s'élevait naguère en core l'humble chaumière du bûcheron.

Un enseigne en fer blanc indiquait que l'on pouvait s'y procurer des chevaux de relais.

La cour, le potager, les écuries et la grange, se trouvait derrière un bouquet de grands arbres.

Les voyageurs qui, venant de Saint Germain ou de Paris, traversaient cette partie de la forêt, trouvaient à l'auberge des *Quatre-Chemins* tout le bien-être qu'on peut espérer en voyage.

L'aubergiste Dominique était connu de tout le monde de la

cour qui, par la fantaisie de Louis XIV, faisait continuellement la navette entre les différentes résidences royales.

Aussi ne se passait-il de jour qu'un voyageur de haute marque ne fit halte aux *Quatre Chemins*,

Et Dominique, le bonnet à la main, s'empressait plus ou moins auprès du personnage, selon l'importance du voyageur, parcourant les différents degrés de la politesse jusqu'à l'obséquiosité la plus excessive, au besoin.

Il était impossible de lire sur la physionomie béate et toujours réjouie de cet homme à la face rubiconde et joufflue, les grands sentiments de l'âme.

Dominique ne payait pas de mine, comme on dit.

Il était de taille moyenne, trapu, large d'épaules, avec un cou d'un singulier volume. Le buste très développé sur un abdomen légèrement bedonnant, était en disproportion avec des jambes un peu courtes, mais dont les muscles d'acier saillaient vigoureusement.

Ainsi charpenté, l'aubergiste était un médiocre piéton, mais un bien remarquable cavalier.

Après Claude, c'était en lui que le chef avait le plus confiance. Et s'il l'avait, depuis des années, confiné dans ce rôle d'aubergiste, c'était précisément parce que, en cette qualité, il pouvait rendre journellement des services importants à la cause que les "*Mécontents*" estimaient être absolument patriotique.

Aussi le sonneur ayant hâte d'arriver auprès de Dominique, avait-il marché tout d'une traite, en évitant de suivre la grand-route.

Il voulait pénétrer dans l'auberge, par le potager, ainsi qu'il en avait l'habitude du reste, par mesure de prudence.

En outre il employait un moyen tout particulier pour s'annoncer, car à peine avait-il franchi la haie vive entourant le potager, qu'il tira de la corne d'auroch un son plaintif comme un gémissement.

Il n'eut pas besoin de redoubler le signal.

L'aubergiste accourait, en toute hâte.

— Tu peux entrer, prononça-t-il dès qu'il eut aperçu le sonneur.

Celui-ci courut à lui, et lui saisissant les deux mains :

— Dominique, dit-il d'une voix frémissante, un malheur est arrivé

— A Claude, je le sais !

— Qui t'a appris la chose ?

— J'ai vu le bûcheron !

— Dieu soit loué ; il n'est donc pas mort ?

Son visage s'éclaira soudain d'un rayon de joie irrésistible.

Puis s'interrompant :

— Que t'a-t-il dit ?

— Claude ne pouvait pas parler, le malheureux, et cela pour deux motifs. Le premier c'est qu'il était gardé à vue, le second, c'est qu'on l'avait bâillonné !

Le sonneur essayait fiévreusement la sueur qui mouillait son front.

L'aubergiste continua :

— J'ai vu par là que tu n'étais pas arrivé à temps.

— Non ! Mais Louis est en sûreté. Je n'ai plus, pour le moment, qu'à m'occuper des autres.

...Dis-moi bien vite tout ce que tu sais, Dominique.

— D'abord, répondit l'aubergiste, le marquis emmène la femme de notre Louis.

— As-tu vu Madeleine ?

— Je l'ai aperçue dans la voiture ; mais on gardait les deux portières et je n'ai pu m'approcher.

— Oh ! la malheureuse enfant ! s'exclama le sonneur.

— Oui, bien malheureuse, en effet, d'après ce que j'ai pu surprendre de la conversation des soldats auxquels je servais à boire.

— Que disaient-ils ?

— Ils racontaient que la pauvre femme avait eu un accès de folie, pendant lequel elle suppliait qu'on sauvât son enfant. On avait été obligé de l'entraîner loin de la chaumière qui

brûlait, ajoutaient ils, comme un feu de joie. Alors Madeleine s'étant évanouie, le marquis l'avait fait placer, comme une masse inerte, dans le carrosse, et l'on était parti à fond de train.

— Misérables lâches ! s'écria le sonneur.

Puis saisissant le bras de son interlocuteur :

— Mais l'enfant... l'enfant ? demanda-t-il avec anxiété... Qu'en ont ils fait ? Est-ce qu'ils l'avaient séparée de sa mère ? Car tu ne sais pas, Dominique, tout ce qui s'est passé dans la maison du bûcheron, tu ne sais pas que c'est Madeleine qui s'est livrée elle-même pour sauver Claude.

Et le sonneur fit brièvement, d'une voix saccadée par l'émotion et la fièvre, le récit du terrible drame dont il ne connaissait que la première partie.

Dominique, en l'écoutant, donnait des signes de surprise, de terreur et de colère.

Quand son interlocuteur eut achevé, il dit :

— Ils ont pris les cris et les supplications de la mère pour un effet de folie subite. Ils ont cru que la malheureuse subissait une hallucination. Ils l'ont emmenée. Ils ont abandonné l'enfant !

— Mais, malheureux, s'écria le sonneur d'un ton déchirant, tu ne sais donc pas qu'il n'existe plus rien de la maison de Claude, rien qu'un amas de cendres fumantes

— Mais, balbutia Dominique que l'émotion étranglait, quel qu'un a pu, ... a dû sauver l'enfant de Madeleine.

— Qui ? Dame Jacqueline a fui probablement, car sa bicoque n'est plus debout. Qui encore ? Jean-Baptiste ? Hélas ! l'ermite n'est probablement plus de ce monde ! Qui alors ?

Puis s'interrompant :

— Il n'y avait plus que Mathurin dans la chaumière.

— Eh bien ? demanda Dominique avec une anxiété qui augmentait à chaque mot prononcé par son interlocuteur.

— Ah ! la fatalité a voulu que je ne puisse porter secours à ce malheureux garçon qui, se sentant pris probablement au milieu de la maison en feu, appelait désespérément à l'aide.

... J'avais entendu ses cris. Je courais, suivi de Louis, pour essayer de l'arracher à la mort ! Dieu en avait décidé autrement, Dominique ! Une masse énorme de décombres vint tout à coup élever une infranchissable barrière entre nous et celui qui allait périr.

— Et vous l'avez abandonné ?

— Il nous fallut perdre un temps précieux, irréparable, à chercher une autre issue pour sortir des "Ruines"... Et quand nous sommes parvenus au sommet, il n'était plus temps... La chaumière n'existait plus ! Le feu avait dévoré jusqu'aux arbres avoisinants. La forêt brûlait effroyablement !

— Mais, répliqua l'aubergiste dans un élan de fol espoir. Mathurin a peut-être réussi à échapper au danger qui le menaçait !...

— Lui peut-être... Mais préoccupé de son propre salut, il n'a pas assurément pensé à l'enfant... qui dormait dans son berceau...

Le sonneur passait, en ce moment, par la plus douloureuse perplexité. Son visage se convulsait, ses prunelles brillaient comme les prunelles des fous furieux.

Tout à coup il s'écria :

— Je ne peux aller plus loin, il faut que je rebrousse chemin, il faut que je me mette à la recherche de Mathurin, que je le retrouve vivant ou que je découvre son cadavre...

— Et tu abandonneras Claude, en ce cas ?

— Que dis-tu ?

— Je dis qu'il est possible de rejoindre le bûcheron et probablement de le délivrer.

— S'il ne s'agissait que d'accomplir un acte de courage, à nous deux nous tenterions de le faire avec succès... Mais nous n'aurions que nos deux corps, que notre courage à opposer à la troupe qui accompagne le marquis.

— C'est ce qui te trompe. Le marquis a tenu ici un conciliabule avec ses amis, à la suite duquel il a été décidé qu'on ferait monter Jeanne à côté de Madeleine, dans la voiture.

L'avis général ayant été que celle qu'on considérait comme subissant un accès passager d'aliénation mentale pourrait retrouver la raison quand, en reprenant ses sens, elle verrait auprès d'elle sa camarade d'enfance.

... Le marquis s'est donc mis en route, tout de suite, voulant arriver à Paris au petit jour.

... Quant à Claude, on décida qu'il serait confié à six cavaliers détachés de l'escorte et qui se chargeaient de conduire le prisonnier au lieutenant de police. Le marquis déclara tout haut en ma présence qu'il obtiendrait du roi une lettre de cachet, afin que le bûcheron aille pourrir à la Bastille.

... Or, après le départ du marquis, les gardiens de Claude ont pris par le chemin de traverse qui raccourcit d'un bon quart la lieue. Tandis que le marquis et son escorte passeront sur le pont, ils traverseront la Seine, eux, par le bac.

... Le passager est des nôtres ! s'écria le sonneur. Je puis compter sur lui comme sur toi-même !

— Je le sais !... Je connais Jérôme Serpin comme je te connais. Il s'est battu avec nous et pour nous dans dix combats.

... Aussi te disais tout à l'heure que tout n'est pas perdu et que tu peux encore délivrer le bûcheron.

Et l'aubergiste ajouta d'un ton qui affirmait la confiance qu'il avait en son chef :

— Ils ne seront, en somme, que six contre toi !

— Mais il me faudra, Dominique, abandonner tout espoir de sauver l'enfant de notre Louis ! Est-ce possible ?

— Et moi ?

Cette brève réplique fit passer un éclair dans l'esprit affolé du sonneur.

— C'est juste ! prononça-t-il aussitôt. Tu peux... tu dois me remplacer en ce cas... Mais hâtons-nous, Dominique.

— J'ai là deux chevaux tout prêts... Nous n'avons plus qu'à sauter en selle. Viens ! Du reste le prisonnier voyage à pied et les cavaliers devront pour ainsi dire aller au pas. Tu n'auras pas de peine à les rejoindre

Les deux hommes traversèrent précipitamment le potager pour arriver à l'écurie. Ils sautèrent aussitôt en selle.

Une fois sur la route et au moment de se séparer :

— Tu vas prendre par la route, Dominique, commanda le sonneur, c'est plus long, mais tu ne pourrais plus traverser la partie de la forêt qui vient d'être incendiée. Va et que Dieu fasse que tu réussisses. Quoi qu'il arrive je t'attends dans deux jours à Saint-Merry.

— J'ai le pressentiment que je t'apporterai la bonne nouvelle, répondit l'aubergiste en piquant des deux.

Le sonneur, à son tour, enleva sa monture qui partit au galop par le chemin de traverse dans lequel s'étaient précédemment engagés les six cavaliers qui conduisaient le bûcheron Claude.

VI

LA POURSUITE

La lune resplendissante, par une admirable nuit d'étoiles, éclairait le chemin sur lequel les arbres projetent de distance en distance leur ombre noire.

Le sonneur espérait bien, d'après ce que lui avait dit Dominique, ne pas tarder à rejoindre la petite troupe.

Et il se demandait maintenant de quelle façon il procéderait pour s'emparer du prisonnier.

N'écoutant que son courage, il se proposait de charger vigoureusement et de frapper d'estoc et de taille sur les cavaliers en criant. — A moi, les amis ! de façon à faire croire qu'il avait avec lui plusieurs compagnons d'armes.

Il espérait, au moyen de ce subterfuge, mettre immédiatement en fuite les six cavaliers surpris à l'improviste et croyant avoir affaire à trop forte partie.

Dans ce cas, demeuré maître du champ de bataille, sans combat sérieux, il s'empresserait de couper les liens du prisonnier et prendrait celui-ci en croupe.

Entraîné par l'espoir du succès, le sonneur s'assurait de sa

rapière. Au surplus, par précaution, l'aubergiste avait glissé deux pistolets dans les fontes de la selle.

Le cheval galopait grand train mais trop lentement encore au gré du cavalier impatient de se trouver en présence de ses six adversaires.

En calculant le temps qui avait dû s'écouler depuis que les soldats s'étaient mis en route, à la sortie de l'auberge des *Quatre-Chemins*, le sonneur s'étonnait de n'apercevoir pas encore la troupe de cavaliers.

En outre le vent lui arrivait en face et eut dû lui apporter le bruit des pas des chevaux, même encore lointain.

Cependant il n'en était rien.

Un doute terrible vint tout à coup assaillir l'esprit du sonneur.

Il supposa que l'aubergiste s'était trompé en affirmant que les cavaliers avaient pris par le chemin de traverse, ou bien que ceux-ci avaient pu, changeant d'itinéraire par un caprice quelconque, gagner la grand'route.

Pendant quelques minutes, le sonneur fut aux prises avec la plus grande perplexité, se demandant s'il devait persévérer dans cette poursuite qui menaçait de demeurer stérile.

Le chemin faisait de nombreux détours et, à chaque coude, le cavalier espérait apercevoir ceux qu'il cherchait.

Il avait ainsi accompli un assez grand parcours dans la forêt quand il arriva à un endroit où des coupes réitérées avaient laissé un espace découvert entre deux futaies.

Soudain l'âme du sonneur tressaillit à la vue de la petite troupe qui chevauchait devant lui dans le chemin couvert.

Les cavaliers allaient au grand trot, car ils s'étaient jusqu'à présent relayés pour prendre leur prisonnier en croupe.

Le sonneur avait maintenant l'explication de ce qui l'avait si fort tourmenté. Il arrêta brusquement sa monture, certain qu'il était désormais de pouvoir gagner de vitesse les cavaliers du marquis de Crivellie.

A présent il voulait se remettre de son émotion afin de pouvoir, au moment de l'attaque, disposer de toute sa vigueur et de tout son sang froid.

Il voulait également se donner le temps de la réflexion, afin de ne pas compromettre le succès en chargeant à l'étourdi, en n'écoutant que son courage et l'impatience qui la tenaillait au cœur.

Arrivé à ce moment suprême où il allait jouer sa vie, cet homme énergique entrevoyait la possibilité d'une défaite. Il se disait que succombant non seulement les parti des "Mécontents" perdait un chef expérimenté, mais que sa mort livrerait Madeleine au Marquis.

Puis sa pensée se reporta vers Louis qui l'attendait, et il voyait le désespéré aller s'exposer inutilement pour tenter de sauver l'épouse qu'on lui avait ravie.

Il fallait donc prendre un parti. Le temps pressait. La petite troupe avait disparu dans le chemin couvert.

Elle se dirigeait vers la Seine et n'était plus à une grande distance du fleuve.

C'est alors que le sonneur eut une de ces inspirations qui décident du sort des batailles et changent en victoire éclatante la défaite qu'on supposait, irrémédiable, imminente.

Avec la rapidité et la sûreté de conception qui lui étaient particulières il improvisa toute une tactique, comme celle qui décida autrefois de la victoire dans le combat des Horaces et des Curiaces.

En défilant du nombre des cavaliers celui qui avait pris en croupe le prisonnier, il lui restait cinq hommes à combattre.

La tâche était lourde assurément, mais le sonneur était d'une trempe éprouvée par cent duels heureux.

Il s'agissait donc pour lui d'échelonner son adversaire, de façon à pouvoir les combattre isolément, les vaincre successivement, avant que les autres aient eu le temps de venir à la rescousse.

Une fois conçu, le plan ne devait pas subir de retard dans son exécution.

Le sonneur mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre et prit dans les fontes les pistolets qu'il passa à sa ceinture.

Aussitôt après il se présenta à la lisière du bois, en criant : — Par ordre du marquis de Crivellie, arrêtez !

Il écouta, retenant son haleine.

Dans cette seconde d'anxiété, son cœur battait avec violence. — "S'ils n'allaient pas venir !" pensa-t-il.

Le sang lui affluait vers le cerveau. Sa main agitée d'un tremblement nerveux serrait la poignée de la longue rapière qu'il avait dégainée.

Il attendit encore, prêtant attentivement l'oreille.

Et il lui sembla que la troupe ne marchait plus.

Alors il reprit confiance et renouvela son appel, en donnant à sa voix le plus de volume qu'il put.

Cette fois, il en était certain, les cavaliers avaient fait halte. Au bout d'un instant une ferme apparut sur la lisière opposée.

C'était un des cavaliers qui se détachait pour venir à lui.

Le sonneur recommanda son âme à Dieu.

Quand le cavalier ne fût plus qu'à quelques pas de lui, vivement il tira un des pistolets de sa ceinture et visa le cheval.

La balle avait porté en plein poitrail, la bête s'abattit sur ses genoux.

Le sonneur courut la rapière haute sur le cavalier démonté, en s'écriant : " En garde, défendez-vous."

En un clin d'œil le militaire s'était dégagé et relevé.

Une seconde plus tard il parait avec habileté une première attaque. Puis il se fendit à fond ; mais le coup de pointe ne fit qu'effleurer la poitrine de l'adversaire.

Le sonneur s'était effacé à temps, la lame lui passa sous le bras.

Au même instant il portait un formidable coup de seconde. Le militaire tomba en poussant un cri d'agonie.

Aussitôt un second cavalier lança son cheval et fondit sur le sonneur qui l'attendait du pied ferme.

Cette fois ce ne fut plus un duel régulier, car le cavalier se contenta de charger son adversaire.

Le sonneur s'y attendait.

La lame de sa rapière tomba comme une massue sur le crâne du cheval.

L'animal poussa un hennissement de douleur et se renversa sur le côté emprisonnant sous lui une des jambes du cavalier.

— Lâche ! cria celui-ci voyant que son adversaire allait le tuer sans miséricorde.

Mais un troisième cavalier entra en scène. Il avait sauté à bas de son cheval pour porter secours à son compagnon.

Mais il n'eut que le temps de mettre rapière au vent. Le sonneur l'attaquait avec fureur.

Dès les premières passes, celui-ci reconnut qu'il avait, cette fois, un redoutable adversaire toujours prêt à la parade et prompt à la riposte.

En outre cet homme habile parlait sous les armes, et le sonneur put l'entendre s'écrier :

— Mordieux, malandrin du diable, on n'est pas né en pays basque pour rien, et l'on a appris à tricoter de bonne heure : tu vas t'en apercevoir par ce coup-là, mauvais ferrailleur !

En même temps, le Basque prononçait une feinte et se fendait à fond.

Mais la lame avait rencontré la rapière du sonneur et s'engageait dans la garde.

Les deux hommes se touchaient presque maintenant.

Le sonneur ne perdit pas la tête ; il saisit le pistolet qui lui restait, et visant son adversaire :

— Fais ta prière ! s'exclama-t-il.

Se sentant perdu, le Basque se mit à crier :

— A moi, Rigobert ; à moi Ventajoux ! On assassine ici ! A moi ! A moi !

En s'entendant accuser ainsi de félonie, le sonneur jeta son pistolet. Il bondit en arrière dégageant par un rapide mouvement l'arme de son adversaire :

— Défends-toi, s'écria-t-il, si tu peux !

Il lui fallait expédier rapidement son homme, car les cris de celui-ci avaient été entendus et les deux cavaliers appelés accouraient à toute bride.

Le sonneur faisait des prodiges d'agilité pour éviter la pointe de la lame qui le menaçait sans cesse.

Jusqu'à là, ces duels successifs avaient eu lieu dans l'obscurité. La lune se dégageant tout à coup de derrière un nuage projeta ses rayons sur le Basque.

Le sonneur le reconnut et un frémissement agita tout son être.

L'adversaire que le hasard lui avait donné était réputé le spadassin le plus redoutable, parmi les gardes du cardinal. Il comptait ses duels heureux par centaines.

Le Basque dut s'apercevoir que l'émotion paralysait les efforts de l'homme qu'il avait devant lui, car il poussa la fanfaronnade jusqu'à dire :

— Ah ! tu as donc peur, maintenant ; je te tiens ; tu peux recommander ta vilaine âme au diable.

Il n'acheva pas, le sonneur avait lié la lame et désarmé son adversaire.

Mais, au même instant, il se trouva en présence de deux nouvelles rapières qui le menaçaient à droite et à gauche.

Rigobert et Ventajoux, en véritables friands de la lame, avaient abandonné leurs montures et venaient s'aligner à leur tour.

— Attendez-moi, vous autres ! leur cria le Basque qui avait ramassé son arme et accourait ; ne l'achevez pas, ... lardez-le seulement, car ce poulet m'appartient ! Nous l'emporterons tout embroché !

Le Basque entra en ligne à présent comme s'il était absolument certain de tuer son adversaire du premier coup qu'il lui porterait.

Gouaillieur par tempérament, il avait l'habitude, soit à la guerre, soit dans les duels, de s'étourdir lui-même en débitant force plaisanteries, dans les moments de péril.

Mais dans la circonstance présente, il redoublait de gaieté se sentant appuyé par deux compagnons très réputés en matière d'escrime.

Le sonneur, attaqué de la sorte, obligé de faire face partout, multipliait les tours d'adresse. Si bien que les coups qui devaient porter en plein corps effleuraient ses habits et n'arrivaient au plus qu'à en déchirer l'étoffe.

Toutefois à ce jeu sa vigueur s'épuisait ; son bras se fatiguait à ces parades incessantes.

En outre, pas de répit pour lui dans ce combat acharné. Et tandis que chacun de ses adversaires pouvait, à son tour, reprendre haleine, il était obligé, lui, de subir une passe sans fin.

Mais tandis que son corps s'affaiblissait, son âme demeurait forte et vaillante, son courage s'alimentait au souvenir de Louis à qui il avait promis d'aller le retrouver, de Louis qui l'attendrait indéfiniment s'il ne sortait victorieux de cette effrayante épreuve.

Puis il songeait aussi à Madeleine qu'il fallait secourir et qui serait à tout jamais séparée de Louis, s'il succombait dans ce duel inégal.

Alors son esprit s'exaltait, son sang bouillonnait dans ses veines, ses muscles raidis par la fatigue retrouvaient de l'élasticité.

Il ne faut pas qu'il meure ; il ne voulait pas mourir !

Dieu ne le permettra pas. Cette pensée le ranime pour de suprêmes efforts.

La rapière qu'il manie avec une habileté de tireur consommé décrit de rapides dégagements, se ploie dans de vigoureux froissements ; la pointe menace partout à la fois, tandis que, d'autre part, le corps se ramasse pour des bonds imprévus ou s'efface devant le fer qui passe sans l'atteindre.

Et pendant ce temps les adversaires surpris redoublent leurs attaques.

Le Basque est émerveillé, car sa science de l'escrime n'a jamais atteint à ce degré de supériorité.

— Bien paré, mordieux ! crie-t-il après chaque nouveau succès de son adversaire.

... Je jure sur mon âme que je n'aurai jamais occis ton pareil, ferrailleur du diable !

... Le roi sera fier de moi quand je lui porterai ta carcasse embrochée en plein cœur.

Il s'interrompt soudain en poussant une exclamation de surprise.

Son adversaire venait de se dérober subitement et fuyait devant lui.

Le désappointement le clouait sur place, tandis que ses deux compagnons se mettaient à la poursuite du fuyard.

C'est ce qu'avait voulu le sonneur. En se dérobant il avait espéré que ses adversaires lui courraient sus et se sépareraient probablement, chacun voulant gagner les autres de vitesse.

C'était la seule chance de salut qui lui restât.

La tactique réussit.

Ventajoux plus alerte arrivait le premier et trouvait son homme en garde.

Du premier coup le sonneur l'étendit à ses pieds.

Ventajoux rendait le dernier soupir, comme Rigobert tombait en garde, à son tour.

Le sonneur s'était ressaisi à présent. Il attaqua furieusement par coups redoublés.

Les deux combattants en arrivèrent à se trouver poitrine contre poitrine, dans un corps à corps inattendu.

À ce moment leurs regards se croisèrent. Le sonneur sentit la pitié lui envahir le cœur.

Il eût voulu pouvoir épargner cet homme, sur sa simple promesse de lui laisser délivrer Claude.

— Veux-tu vivre... commença-t-il.

Mais la proposition demeura inachevée. Le Basque était là tout près et brandissait sa rapière.

Le sonneur ne pouvait plus pardonner. Il repoussa vigoureusement son adversaire et lui plongea sa lame dans le cœur.

Rigobert tomba comme une masse sur le cadavre de Ventajoux.

— A nous deux, maintenant ! cria le Basque d'une voix frémissante.

La vue de ses deux compagnons étendus sans vie sur l'herbe teinte de leur sang, avait subitement glacé d'horreur le garde du roi, tout à l'heure encore si gouaillieur et sûr de lui.

Le Basque demeura silencieux ; son visage, naguère encore railleur avec son sourire stéréotypé, avait pris une expression sérieuse.

Les yeux fixés sur les yeux du sonneur, il cherchait à deviner, par avance, le coup qu'allait porter celui-ci.

De furieux qu'il avait été jusque-là, le duel allait devenir un véritable assaut entre deux maîtres dans la science des armes, deux maîtres égaux en habileté, égaux en courage et décidés à combattre jusqu'à ce que l'un d'eux restât mort sur le terrain.

Le Basque avait pour lui l'avantage d'avoir pu se reposer, pendant que Rigobert et Ventajoux avaient combattu.

En outre, le sonneur était torturé par l'appréhension d'une fatigue qui paralysait ses moyens, subitement ; sans compter que l'impatience qui l'agitait pouvait lui faire commettre des fautes dont son redoutable adversaire, il n'en doutait pas, saurait profiter.

La lune éclairait en plein les deux hommes. Tout à coup le sonneur laissa échapper une exclamation de triomphe.

La pointe de sa lame avait touché ; le juste-au-corps du Basque était teint de sang.

— Maladroit, s'écria le blessé, tu m'as seulement égratigné. Et prompt à la riposte, il attaqua, à son tour, vigoureusement.

Les deux lames brillaient ; de leurs chocs jaillissaient des étincelles.

Le combat reprenait avec un acharnement inouï de part et d'autre.

Et pendant cinq minutes un silence lugubre présida à cette lutte sans merci.

Le sonneur avait reçu deux blessures légères ; son adversaire paraissait prendre le dessus.

Sans se préoccuper du sang qu'il perdait en abondance, il attaqua toujours sagement et avec une prudence qui déjouait sans cesse les plus habiles combinaisons du sonneur.

Celui-ci faiblissait sensiblement. Son bras s'engourdissait, ses jambes semblaient se raidir dans une irrésistible contraction des muscles surmenés.

Un dénouement fatal s'annonçait imminent.

Et comme s'il eût voulu le précipiter en jetant le trouble dans l'esprit de son adversaire, le Basque eut une pensée diabolique.

Elevant subitement la voix, il se mit à crier de toutes les forces de ses poumons :

— Hé, Martignac, décampe avec le prisonnier.

Surpris, le sonneur eut un moment d'hésitation.

A la clarté de la lune, il avait vu le cavalier Martignac enlever sa monture et partir au galop dans la direction du bac.

Le sang lui afflua au cerveau, un nuage passa sur ses yeux.

Et saisi de vertige il se laissa aller sur les genoux...

Au même instant le Basque s'était fendu à fond...

Un cri terrible vint tout à coup rappeler le sonneur au sentiment de la réalité.

En s'affaissant il avait instinctivement tendu le bras.

Lancé pour un formidable coup droit, le Basque était venu s'embrocher sur la rapière que, dans son élan, il n'avait pu éviter.

Son corps percé de part en part roula sur le sol. Un flot de sang lui vint aux lèvres. Il était mort.

Ce succès inespéré rendit au sonneur son énergie qui subissait de si violentes atteintes de la mauvaise chance.

Il y vit la volonté de la Providence d'intervenir dans la délivrance du bûcheron. Et plein d'ardeur, oubliant les émotions de l'instant d'avant, il n'écoula plus que le désir qui le talonnait de se porter vivement au secours de Claude.

Il pensa même à prévenir celui-ci, afin de lui donner confiance.

Il emboucha la corne d'aurochs pour en tirer une note prolongée gémissante.

Puis, après avoir remercié Dieu de lui avoir donné la victoire dans ces terribles rencontres, il enveloppa d'un regard chargé de tristesse les quatre corps qui gisaient, masses inertes sur lesquelles la lune jouait ses rayons d'argent.

Et sa belle âme se troublait au spectacle lugubre de l'hécatombe humaine qu'il lui avait fallu faire.

Toutefois, une pensée consolante vint adoucir cette impression pénible. Le sonneur reconnaissait qu'il avait dû se montrer implacable, afin de défendre sa propre existence et qu'il n'avait dû qu'à un miracle d'avoir pu échapper à la mort.

Toutes ses réflexions s'agitaient en son esprit, pendant que le sonneur quittait la plaine pour tâcher d'arriver au bac en même temps que le cavalier Martignac.

Celui-ci allait bon train ; le fleuve s'apercevait à peu de distance ; les rayons lumineux moiraient ses eaux qui s'étendaient comme un long ruban, le long de la forêt.

Au surplus le sonneur était à présent rassuré, sachant que le passeur faisant parti de la ligue des "Méccontents", ne manquerait pas de lui prêter main forte quand il s'agirait de délivrer le prisonnier Claude.

Du reste, ce passeur avait entendu le signal et il devait se tenir prêt.

Le sonneur toutefois avait précipité le pas ; et déjà il allait s'engager dans le chemin sous bois conduisant, en ligne droite, à la rive du fleuve où le bac était à l'amarré, quand il s'aperçut que Martignac avait arrêté son cheval, comme s'il se fût embusqué pour attendre quelqu'un au passage.

Le sonneur poussa un cri de joie. Et brandissant sa rapière il partit en courant pour charger ce dernier adversaire, seul survivant, pensait-il, des six hommes qui s'étaient chargés de conduire Claude à Paris, pour le remettre entre les mains du chef de la police.

Mais Martignac était sur ses gardes. Il attendait son homme, avec l'impassibilité d'un soldat absolument maître de soi-même.

Dès qu'il le vit apparaître à portée de pistolet, il l'ajusta froidement.

Au bruit de la détonation, le sonneur porta vivement la main à sa poitrine.

Puis il chancela...

Martignac, après avoir déchargé son arme sur l'homme à qui il avait voulu faire payer tout de suite la mort de ses compagnons, ne perdit pas une minute pour emmener son prisonnier.

En arrivant sur la rive, il héla le passeur.

Celui-ci, l'attendait vraisemblablement, car il vint de lui-même aider à l'embarquement du prisonnier.

Celui qui, à ce moment, eût pu voir la physionomie de Claude fût demeuré surpris de l'expression de stupéfaction et de désappointement qui s'imprima sur le visage du bûcheron.

Puis instantanément les traits de celui-ci exprimèrent la colère, la rage qui mordait le malheureux au cœur.

En même temps le prisonnier, quoique hermétiquement bâillonné, parvenait à pousser un son étranglé, rauque.

Les veines de son cou puissant saillaient, gonflées comme si elles eussent été sur le point d'éclater.

Il fit un effort violent et ses os craquèrent dans les liens qui enserraient les membres et déchiraient les chairs.

— Ah ! ah ! ricana le passeur, témoin de ces efforts impuissants, on n'est pas à l'aise, mon bonhomme, à ce qu'il paraît...

— Te voilà, bûcheron, lié à ton tour comme un fagot, ajouta Martignac avec un sourire cruel.

L'embarquement s'était opérée avec une grande précipitation. On avait jeté le prisonnier à côté du cheval.

— Pousse au large ! commanda Martignac.

Le bac commença de s'éloigner, lentement de la rive.

Alors Martignac, se tournant vers l'endroit où gisaient les corps de ses compagnons, se découvrit.

et d'une voix tonitruante :
— Adieu, s'écria-t-il, adieu Ventajoux, Rigobert, Larielle ! Adieu aussi, mon vieux Basque !... J'ai déjà commencé de vous venger, mais votre mort ne restera pas impunie...

... Nous tenons un otage que nous sacrifierons à vos mânes ; camarades, dormez en paix !

La balle que lui avait envoyée Martignac avait atteint le sonneur en pleine poitrine, mais après avoir chancelé pendant quelques secondes, le blessé avait réussi à se tenir en équilibre sur ses jambes.

Toutefois en se sentant touché par le projectile il avait porté instinctivement la main à sa poitrine, il le retira teint de sang. Il eut un moment de terrible angoisse, à l'idée qu'il avait reçu probablement une blessure dangereuse qui pourrait le mettre dans l'impossibilité de continuer sa route vers Paris.

Aussi éprouva-t-il une impression de joie en constatant que la balle du pistolet avait rencontré un obstacle dans le pommeau de la rapière et que c'était seulement par ricochet qu'elle était venue labourer en passant les chairs de la poitrine sans y pénétrer profondément.

À l'instant rassuré, sa première pensée fut de courir au bac, le plus rapidement possible, avant que le passeur eût poussé au large.

Mais il avait trop préjugé de ses forces. Une irrésistible défaillance se manifestait en lui.

Il voulut néanmoins lutter contre la faiblesse qui faisait trembler ses jambes en même temps qu'elle produisait dans le cerveau cette impression de vide qui précède l'évanouissement.

Mais il eut beau faire appel à son indomptable énergie, il ne put que marcher péniblement pendant quelques pas, jusqu'à ce que, épuisé, il s'affaîsât sur les genoux.

Et durant une minute qui suivit, le malheureux homme conserva toutefois assez de lucidité d'esprit pour songer à prévenir le passeur.

Il saisit une corne d'aurochs et lança, à travers l'espace, un signal d'alarme.

Puis aussitôt après, afin de rassurer le prisonnier, il fit rendre à la corne les sons convenus d'avance pour indiquer qu'on devait avoir bon espoir en attendant le secours.

Le sonneur avait dépensé tout ce qui lui restait de force. Il laissa retomber son bras qui ne pouvait même plus soutenir le poids de la corne.

Ses paupières s'appesantissaient malgré l'effort instinctif qu'il faisait pour tenir les yeux ouverts.

Soudain au milieu du chaos de ses idées et du bourdonnement qui assourdissait son cerveau, il crut entendre parler.

Une voix humaine prononçait ces mots :

—On ne répondra pas à ton signal !

Le sonneur tourna péniblement la tête du côté d'où venait la voix.

Et il vit un homme qui, les bras croisés, le regardait fixement.

Notre héros, Louis le lui avait dit, était brave parmi les braves. En présence d'un danger quelconque, il ne perdait jamais son sang-froid, et dans maintes circonstances l'étonnante force de volonté qu'il appelait à son secours dans les moments graves, l'avait fait sortir sain et sauf des situations les plus périlleuses.

Cependant il ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant dans individu qui se présentait ainsi à l'improviste, un des cavaliers qu'il avait combattus tout à l'heure.

Son esprit s'affolait tout à l'idée qu'il se trouvait désarmé et que sa faiblesse le mettrait à présent à la merci d'un adversaire impitoyable.

Il tendit le bras et sa main s'avança vers la rapière, qui avait roulé à son côté quand il était tombé, défaillant.

Mais l'homme qui venait de parler avait du pied déjà repoussé l'arme qu'allait saisir le blessé.

Puis s'adressant à celui-ci :

—Tu ne t'attendais pas à me revoir vivant, prononça-t-il d'une voix pénétrante. M'est avis que tu croyais que le coup qui a tué mon cheval m'avait également atteint, puisque je ne bougeais pas plus qu'un mort...

Le sonneur essayait de se redresser.

L'inconnu lui posa la main sur l'épaule, en ajoutant :

—Tu es courageux, j'ai pu en juger et je m'y connais ! Seulement la bravoure ne suffirait pas à te sauver à cette heure, même si je t'aidais à te relever, même si je te plaçais ton arme dans la main. Je n'aurais pas grand-peine ni grand mérite vraiment à t'expédier *ad patres*.

Le sonneur laissa échapper un sourd ragissement de colère impuissante

—Rassure-toi, continua le militaire, je n'ai pas l'intention de t'assassiner, pas plus que je n'ai voulu t'attaquer à mon tour quand tout à l'heure tu avais déjà sur les bras Rigobert, Latrielle, Ventajoux et le Basque, quatre rudes gaillards, ma foi...

...A ce moment il m'était facile soit de t'envoyer une balle dans le dos, soit de te larder avec ceci.

L'inconnu avait mis rapière au vent et faisait flamboyer la lame.

—Je n'ai pas voulu te tuer pour deux motifs, le premier c'est que je détestais tes adversaires et que je n'étais pas fâché de te les voir expédier en enfer. Le second motif, plus puissant, c'est que je t'avais reconnu !

Quelque empire qu'il eût sur lui-même, le sonneur ne put s'empêcher de retenir une exclamation de saisissement.

—Oui, répéta l'inconnu, je t'avais reconnu à la balafre qui te marque à la joue et au front. La lune éclairait en plein ton visage, et tu peux la remercier cette bonne lune, car c'est à elle que tu dois de vivre encore !

...Donc, t'ayant reconnu, je me suis promis de ne pas te déranger dans la jolie petite besogne que tu faisais ; et quand Mordicus promet quelque chose, il tient, surtout lorsque c'est à lui-même qu'il fait la promesse.

—Mordicus ! prononça le sonneur avec un tremblement dans la voix, lequel indiquait l'impression désagréable que le mot avait produite chez lui.

—Oui ; on m'a surnommé Mordicus depuis des années, c'est au point que l'on a fini par oublier mon vrai nom. Mais que t'importe que je m'appelle Jean, Pierre ou Paul. L'important est que tu sois sûr que je sais des choses que tu ne seras pas fâché d'apprendre.

...Mais d'abord, fit Mordicus en s'interrompant, je ne veux pas te laisser perdre ainsi tout ton sang, car tu as besoin d'en conserver pas mal dans tes veines pour la rude besogne que tu auras à faire, si tu veux toutefois échapper aux dangers qui te menacent.

—Quels sont ces dangers ? demanda le blessé en répondant pour la première fois à Mordicus.

—S'il me fallait te les énumérer tous, tu serais capable de retomber en syncope, et je serais obligé de te porter pour t'enlever d'ici.

...Tout ce que je consens à te dire, à seule fin de te prouver ma bonne volonté de t'être agréable.

—Vous raillez, monsieur !

—Je persiste à dire que je veux reconnaître, en te rendant service à mon tour, que tu m'en as rendu un bien agréable en débarrassant notre compagnie des gardes du roi, de quatre militaires fort gênants.

A cette allusion qui lui rappelait la terrible nécessité où il avait été de traiter des Français en ennemis, le blessé fronça le sourcil.

—Tu n'entends pas la plaisanterie, à ce que je vois, dit Mordicus, soit, causons sérieusement. Donc, en fait de danger imminent, je te dirai qu'un puissant ennemi te prépare une surprise. Il ne s'agit de rien moins que de te faire rouer vif en place de tournée vers le ciel, et cela après qu'on t'aura fait passer à la question.

...Tu commences peut-être à comprendre pourquoi je t'annonçais, il y a un instant, que ton signal se perdrait, qu'on n'y répondrait pas. Je te vois trop faible pour te laisser morfondre d'impatience et je vais tout de suite te donner les explications que tu ne manquerais pas de me demander.

...D'abord le passeur du bac est changé.

—Depuis quand ? s'exclama le sonneur qui subissait en ce moment une réaction bienfaisante.

Depuis quelques heures à peine.

Le blessé était parvenu à se redresser à moitié. Il regardait bien en face son interlocuteur pour tâcher de lire sur la physionomie de celui-ci.

Mordicus était un homme de haute taille, vigoureusement charpenté. Il paraissait avoir à peu près l'âge du sonneur.

Sa figure était particulièrement remarquable par la mobilité des traits qui prenaient tour à tour des expressions différentes et absolument en opposition. C'est ainsi qu'on pouvait y lire, successivement, l'audace et la fermeté ; puis, l'instant d'après, on y définissait l'annonce d'une finesse excessive, les signes incontestables de l'astuce, de l'hypocrisie, voire même de l'avarice et de la cupidité.

La première impression que ressentit le sonneur dut lui être désagréable, car il ne put s'empêcher de froncer le sourcil comme lorsque l'esprit est assiégé par des pensées douloureuses ou simplement pénibles.

Mordicus s'en aperçut assurément, car il modifia, instantanément, l'expression de son visage.

Il prit même le ton bienveillant pour ajouter :

—Tu peux croire que je dis la vérité. Du reste, je tiens le renseignement de celui là même qui a donné l'ordre de remplacer l'ancien passeur par un autre.

—Qui donc a donné cet ordre ? demanda le sonneur avec vivacité.

—Le cardinal !

—Mazarin ?

—Oui, le cardinal ministre est un de ces hommes qui ne s'abstiennent pas de s'occuper des plus petits détails ; il est de ceux qui pensent à tout, s'occupent de tout et s'assurent par eux-mêmes que rien d'imprévu ne viendra déranger leurs plans et contrarier leurs projets. Or, s'il a donné l'ordre qui semble

te surprendre si fort, c'est qu'il le jugeait indispensable pour arriver à son but.

—Quel but ?

—Te faire arrêter au moment où tu serais sur le bac.

Mordicus s'interrompit pour jouir de la surprise mêlée de terreur que ses paroles venaient de provoquer chez son interlocuteur.

Puis il ajouta d'un air tout à fait sincère et bon enfant :

—Cela ne doit pas t'étonner, car depuis longtemps le cardinal a ton signalement et l'a communiqué à tous ses gardes aussi bien qu'aux agents du chef de police. Jusqu'à présent tu n'as échappé que par miracle. Aujourd'hui encore si je n'étais arrivé à temps, tu allais te faire prendre sur le bac, comme une souris dans une souricière. Tu vois que je suis pour toi un bon ange et que tu me dois une fière chandelle.

Le sonneur donnait à présent des signes d'impatience.

—Tu vois, continua Mordicus, que tu me dois déjà une certaine reconnaissance. Mais nous ferons le total tout à l'heure, quand je t'aurai prouvé que je ne suis pas ton ennemi, ainsi que tu avais le droit de le supposer, tout d'abord.

Ces paroles, singulièrement étranges, ne rassurèrent que médiocrement le sonneur. Il s'attendait à tout de la part de ceux qui approchaient et servaient le cardinal. Aussi conservait-il l'air sérieux d'un homme qui redoute une trahison.

—Comment ! s'écria Mordicus qui devenait de plus en plus familier à mesure qu'il devenait plus communicatif, comment ! tu ne sautes pas de joie, tu ne tressailles pas d'aise ; vraiment tu es bien difficile ou bien exigeant.

Et récapitulait :

—Je pouvais te tuer, voilà un premier point acquis ; en second lieu, il ne dépend que de moi de profiter de ta faiblesse occasionnée par la perte du sang, pour te faire prisonnier, et t'emmener poings et pieds liés au cardinal qui me récompenserait bien certainement.

... Pour cela, mon bonhomme, fit Mordicus en ricanant, il me suffirait de héler le passeur qui ne demanderait pas mieux que de me prêter main forte, en cette circonstance, car—ainsi que je te l'ai dit—cet homme est une créature de Mazarin.

... En troisième lieu, en admettant que je veuille me montrer magnanime à ton égard, puisque tu as couché par terre quatre gardes qui avaient la prétention de me damer le pion pour l'avancement, je pourrais te laisser seul enfourcher un des chevaux pour filer sur Paris. Dans ce cas tu n'aurais plus qu'à te laisser mourir ici, sans secours.

Cette succession d'arguments donnaient à réfléchir au sonneur. Son front se déridait peu à peu.

—Eh bien, conclut Mordicus d'un ton de triomphe, au lieu de tout ça, je ne demande qu'à t'aider à sortir du mauvais pas où tu t'es fourré.

—Dans quel but ? demanda le blessé en dardant un regard profond sur le visage de son interlocuteur.

—Ah ! ah ! voilà que nous allons commencer à causer sérieusement. Tant mieux, car, si tu le veux, il y a tout lieu de supposer que nous finirons par nous entendre comme larrons en foire.

Cette expression triviale produisit une mauvaise impression sur le sonneur ; néanmoins il se maîtrisa pour répondre :

—Vous avez donc un motif pour me proposer de me servir ?

—J'en ai deux !

... Ne sursaute pas ainsi ; je sais bien que tu grilles d'impatience, mais rien ne te presse et ce que j'ai à te dire mérite attention. Oui, j'ai deux buts à atteindre en m'associant à toi ; le premier c'est de faire fortune avec toi, si tu réussis... dans tes entreprises !... Oh ! je sais ce que tu veux et... le cardinal aussi le sait !... Mais on causera de cela plus tard ; passons !...
Il s'assit à côté du sonneur et continua :

—Mon second but est plus noble et plus impérieux que le premier. Il ne s'agit de rien moins que de sauver mon âme...

—Que signifie ?...

—Cela signifie que ma conscience n'est pas tranquille depuis longtemps...

—En ce cas, répliqua le sonneur impatienté, c'est à un ministre de Dieu qu'il faut vous adresser !

—Oui, mais plus tard, quand je serai au moment de faire le grand voyage dont on ne revient jamais... Mais auparavant je dois réparer, tant que je suis vivant, le mal que j'ai fait ou aidé à faire.

—Expliquez-vous en ce cas !

—C'est précisément ce que j'aurais fait depuis longtemps si tu ne m'interrompais sans cesse.

Mordicus prit un air pensif, réfléchi, comme s'il eût recueilli de lointains souvenirs.

VII

C'ÉTAIT EN 1638

—C'était en 1638, commença Mordicus ; il y a loin, comme tu vois. Un grand événement s'accomplissait au château royal de Saint-Germain, dans le pavillon Henri IV.

—La reine Anne d'Autriche mettait au monde celui qui devait monter sur le trône du Béarnais..., interrompit le sonneur avec une formidable explosion de voix...

—Précisément !... Et je puis affirmer, car j'étais de service chez le ministre du roi, ce jour-là, que je fus l'un des premiers à apprendre la naissance de l'enfant royal qui devait régner sous le nom de Louis XIV.

Le blessé prêtait maintenant toute son attention. Il paraissait vivement intéressé par le début de ce récit.

Mordicus s'en aperçut et continua en prenant un ton mystérieux et baissant la voix comme s'il eût craint que quelque autre que son interlocuteur pût entendre.

—Pendant que je faisais les cent pas dans la pièce qui précède le cabinet du ministre, je vis tout à coup passer celui-ci, comme une ombre. Il me sembla qu'il cachait quelque chose dans les plis de son camail... Mais je n'eus pas le temps de m'en assurer. Le ministre était entré précipitamment dans son cabinet, et j'entendis qu'il en fermait la porte à clef.

Le sonneur essaye la sueur qui lui perlait au front ; il était évident qu'il écoutait avec une irrésistible émotion.

—Ma foi, reprit Mordicus, je ne te cacherais pas que je suis curieux, c'est un petit défaut que j'ai sucé dans le lait de ma nourrice qui était femme, c'est tout dire ; aussi je m'étais approchée à pas de loup et je collai mes yeux au trou de la serrure ; mais le ministre avait pris ses précautions en plaçant quelque chose sur la porte.

—Vous n'avez donc rien pu voir ?

—Non, mais... j'ai entendu.

—Quoi ?

—Un bruit parbleu !

—Des cris ?

—Pas précisément ; mais là, sur la conscience, ça y ressemblait bien un peu... au commencement surtout.

—Au commencement dites-vous ?

—Oui, car peu à peu le bruit s'étouffait ; puis il a dû cesser subitement... Du reste je m'étais remis à marcher comme si de rien n'était parce qu'on tournait doucement la clef dans la serrure...

—C'était le ministre du roi ?

—Oui, le ministre revenait ; mais, cette fois, je voyais bien qu'il cachait quelque chose. Il s'avança vivement vers moi et m'appelant par mon nom : "Tu vas prendre cet objet, me dit-il, et aller... l'enterrer dans le parc..."

Le sonneur laissa éclater un cri d'indignation.

—Rassure-toi, poursuivit Mordicus, le ministre ne fut pas longtemps à changer d'avis, car moins d'une seconde plus tard, il me commandait de quitter le château tout de suite, en dissimulant sous mon manteau d'ordonnance l'objet qu'il me remettait. Et j'ai bien retenu ses propres paroles : "—Tu fileras jusqu'à la Seine et tu y jetteras ceci..."

... Je m'inclinai en signe d'obéissance, et tandis que je me dirigeais vers le fleuve, je regardai du coin de l'œil. Le ministre

me surveillait caché derrière un des rideaux de la croisée. C'est précisément ce qui me mit tout de suite la curiosité en tête.

— Vous avez ouvert le... paquet ? demanda le sonneur qui peu à peu était arrivé au comble de l'anxiété.

— Pas tout à fait, ricana hypocritement Mordicus.

Et il ajouta, en baissant la voix :

— J'écornai le papier... par un bout, et je tâtai. Mes doigts rencontrèrent de la toile, sous laquelle il y avait de la chair.

— C'était un enfant ! s'exclama le sonneur.

— Comment le savez-vous ? répliqua Mordicus étonné du ton si affirmatif qu'avait employé le blessé.

Celui-ci garda le silence.

Mordicus reprit :

— Il faisait noir ; le parc était désert. Je pouvais satisfaire ma curiosité ; j'allais défaire entièrement le paquet quand un bruit de roues vint m'interrompre et m'effrayer ; je filai rapidement vers le fleuve pour y jeter ce paquet où il n'y avait bien sûr, à mon avis, qu'un petit cadavre.

... Brusquement je me trouvai en face d'une charrette arrêtée à côté de laquelle se tenait un homme.

... La pensée qui me vint alors, continua Mordicus, me sera bien sûr comptée dans le ciel. J'avisai l'homme qui me parut être un bûcheron qui s'en retournait après avoir vendu ses fagots. Je me mis à causer avec lui, et profitant de ce qu'il était occupé à arranger quelque chose au harnachement de sa bête, je plaçai le paquet dans la charrette. Il ne s'était encore aperçu de rien quand il se mit en route. Je l'ai suivi de l'œil jusqu'à ce qu'il fût disparu derrière un massif d'arbres. Puis je suis rentré au château reprendre ma faction dans l'antichambre.

... Le ministre s'y trouvait. Il m'attendait, et j'ai cru reconnaître à sa figure qu'il avait subi quelque vive inquiétude. Mais il s'est bien vite donné un air souriant, comme il savait en prendre quand il voulait tromper son monde. Et il m'a dit : — Voilà une pistole pour la peine que tu as eue d'aller jeter à l'eau de vieilles paperasses qui encombraient ma table... "

— Le misérable ! pensa tout haut le sonneur.

Mordicus le regarda en dessous, avant de reprendre son récit.

— Cela vous étonnera, prononça-t-il, mais je n'ai pas bronché, malgré que le ministre me fixât de face, à me faire perdre contenance, s'il avait pu. Mais je sais tenir mon sérieux quand il le faut. Et il le fallait !

Le ministre du roi m'avait donné une pistole, mais il avait ajouté qu'il s'occuperait de moi. Ah ! bien oui, comptez sur ces promesses-là. Il s'est effectivement occupé de moi ; mais c'était uniquement pour me faire tenir continuellement la faction dans son antichambre. Il voulait m'avoir toujours là !... J'étais son prisonnier !

Mordicus parlait maintenant avec animation,

— Oui, s'écria-t-il, j'ai vainement attendu un grade ou une récompense quelconque ; pendant des années j'ai pu juger de l'égoïsme de ce ministre qu'on disait si généreux.

— Pourquoi n'avez-vous pas quitté le service ?

— Parce que j'ai eu peur qu'on ne me fasse disparaître... comme on a fait disparaître tant d'autres qui en savaient moins long que moi !

... Quand le cardinal Mazarin prit la succession du défunt ministre il me trouva de faction dans l'antichambre. Il a sans doute reconnu que je valais quelque chose, et il m'a gardé à son service.

Mordicus ébaucha un sourire.

— Mais tout comme l'autre, Mazarin a beaucoup promis à Mordicus, pour les services que celui-là lui rendait, mais il n'a encore rien tenu.

— Aussi quand je vous ai reconnu, je me suis dit que vous étiez l'homme à la fortune duquel je m'attacherais.

Le sonneur ne répondit pas tout de suite.

Il soupçonnait le garde de jouer quelque rôle étudié à l'avance.

Puis détournant la conversation :

— Au fait, fit-il avec brusquerie, pourquoi m'avez-vous raconté cette histoire ? Je ne vois pas non plus en quoi je pourrais vous aider à soulager votre conscience et à sauver votre âme.

— C'est que depuis la nuit où j'ai placé le paquet dans la charrette, je suis tourmenté par un remords ; il me semblait que j'aurais dû m'assurer si... l'enfant vivait... J'ai passé des nuits à réfléchir, des nuits entières à chercher le mot de ce mystère... Et quand je vous ai reconnu, au moment où j'allais décharger mon pistolet sur vous, il m'est venu la pensée que c'était le hasard qui me faisait vous rencontrer, après qu'il m'avait fait rencontrer une autre personne...

— Qui donc ?

— L'homme qui conduisait la charrette, le long de la Seine, dans cette nuit de 1638...

— Vous l'avez retrouvé ?

— Je l'ai reconnu, après tant d'années, c'est le prisonnier. C'est ce bûcheron que le marquis de Crivellio nous avait chargés de conduire à Paris.

Malgré l'état de faiblesse où il se trouvait, le blessé parvint à se lever. Une lueur d'espoir lui revenait.

— Il faut donc m'aider à le sauver, dit-il, si vous voulez qu'il vous dise ce qu'il a fait du paquet qu'il aura bien certainement trouvé. Venez ! prononça le sonneur en saisissant Mordicus par le bras, comme pour l'entraîner vers le fleuve.

— Inutile !

— Vous vous trompez !... Le passeur reviendra pour vous prendre.

— Et c'est précisément ce que je ne veux pas.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce qu'il me faudrait l'accompagner auprès du cardinal à qui cet homme va, n'en doutez pas, aller rendre un compte exact de ce qui s'est passé. Or, je n'ai pas l'intention de retourner dans l'antichambre de ce ministre du roi.

Le sonneur passait par toutes les phases de la perplexité. La lueur d'espoir qu'il avait eue s'évanouissait à présent.

Il fit un geste de découragement.

Puis s'animant de nouveau, il s'écria avec véhémence :

— Vous ne supposerez pas que je vais demeurer inactif, quand j'ai déjà tué quatre hommes pour sauver le prisonnier ? Vous ne vous figurez pas que je ne vais pas tout tenter, tout risquer.

— En pure perte ! interrompit Mordicus.

— Non !... A nous deux, nous serons de force... insinua le sonneur.

Et s'enbardissant, il ajouta à brûle pourpoint :

— Vous voulez, m'avez-vous dit, suivre ma fortune ?

— Je le veux !

— En ce cas, la première condition serait de me prouver que vous êtes sincère et réou.

Mordicus redevint subitement sérieux.

Puis regardant bien en face l'homme qui venait de formuler implicitement un doute sur sa sincérité :

— Vraiment, dit-il, tu es difficile en matière de preuve. La meilleure que j'aie pu te donner de mes bonnes intentions, n'est-elle pas de t'avoir épargné quand il ne dépendait que de moi de t'achever ?

... Tu doutes encore, soit ! Je puis te rassurer en ces quelques mots. Dispose de moi comme tu l'entendras ! Je mets mon activité, mon intelligence, mon courage et... ma rapière à ta disposition... Cela te suffit-il ? Non ! je vois à ton air soucieux que tu veux encore autre chose : eh bien, je t'offre ma liberté... jusqu'à ce que tu m'aies estimé digne de faire partie de la cohorte de valeureux que tu commandes, je m'engage à devenir ton prisonnier ; tu me surveilleras, tu verras comme j'exécuterai les ordres que tu me donneras directement ou me feras transmettre par tes compagnons d'armes... Et quand tu auras acquis la conviction que Mordicus n'est pas un traître, alors tu m'accorderas ta confiance, comme aux autres.

— Donc c'est un pacte que vous me proposez ! prononça le

sonneur dont le visage prit une expression d'étonnante dignité et de souveraine grandeur.

—Oui ! répondit Mordicus.

VIII

LE PACTE

Le sonneur réfléchissait encore sur l'étrange proposition, quand le bruit lointain du bac qui accostait la rive opposée le tira tout à coup des pensées qui absorbaient son esprit.

—Tu as entendu ce bruit ? s'exclama Mordicus. A l'heure qu'il est, le voudrions-nous, il nous serait impossible de délivrer le prisonnier.

Le blessé eut un frémissement. La colère lui montait au cerveau après une accalmie passagère.

—Mais patience, reprit Mordicus, ce qui est différé ne sera pas perdu. Je te promets que je ne serai pas le dernier à t'aider quand il s'agira de sauver ton ami, ton compagnon ; car je soupçonne bien qu'il est des vôtres...

—Vous vous engageriez à cela.

—Oui ! répondit nettement Mordicus... Mais auparavant il faut signer le pacte.

—Ici ?

—C'est juste ! Il devient urgent, avant tout, que nous quittions cet endroit où ni toi ni moi, nous ne saurions plus être en sûreté. Avant qu'il soit longtemps, Martignac qui conduit le prisonnier aura raconté à qui de droit ce qui s'est passé ici ; et tu peux être certain que le cardinal, qui ne sera pas le dernier à être renseigné, va envoyer toute la compagnie des gardes à la recherche de l'homme qui a tué le Basque, Latreille, Ventajoux, Rigobert et... moi.

...Oui, moi, qui suis, grâce à Dieu, vivant, mais que Martignac croit mort, puisque je ne l'ai pas rejoint sur le bac.

...Conséquemment il nous faut déguerpir, si tu ne veux pas que les gardes du roi te donnent la chasse comme aux loups qui infestent cette forêt.

Le sonneur passait par la plus douloureuse émotion.

Il fit quelques pas dans la direction du fleuve, et laissa errer son regard attristé vers le groupe que la lune éclairait, groupe formé par le prisonnier, Martignac et le passeur.

Pendant quelques instants il suivit des yeux ces hommes qui se retirèrent précipitamment emmenant leur prisonnier.

Puis il murmura :

—Au revoir, bûcheron !...

Mordicus l'avait suivi :

—Tu peux lui dire au revoir, en effet !... Car nous le reverrons, avec l'aide de Dieu qui est un peu plus puissant que Mazarin !

—Partons ! commanda brusquement le sonneur.

—Voilà qui est bien dit ! s'écria Mordicus ; Mais ce n'est pas tout que de vouloir partir ; il faut surtout pouvoir le faire et savoir aussi où l'on veut aller.

...Es-tu seulement en état de monter en selle et de t'y maintenir ? Tu as perdu plus de sang qu'il n'en faut pour éprouver de la faiblesse. Je vais donc panser ta blessure...

—C'est inutile ! fit le sonneur pressé maintenant de gagner Paris.

—C'est indispensable !

Mordicus, sans plus tarder, se mit à étancher avec son mouchoir le sang qui filtrait à travers le pourpoint du blessé...

—Diable ! diable ! machonnait-il entre ses dents, la balle a fait du ravage.

—Ou., mais dans la peau seulement, affirma le sonneur. Je n'ai rien de cassé.

—Tant mieux alors ; et avec ce mouchoir dont je vais faire un tampon et le tien dont je me servirai en le déchirant pour en faire des bandes, je vais te panser cela aussi bien et aussi prestement que pourrait le faire le meilleur chirurgien du roi.

Le blessé dut accepter les services de cet homme qui se montrait si plein de bonnes dispositions.

Mordicus le mit bientôt en état de pouvoir monter à cheval.

—Par exemple, dit-il, nous n'aurons que l'embaras du choix pour les montures.

—J'ai attaché le mien à un arbre, je vais le retrouver dans le bois.

—Quant au mien, tu m'en as débarrassé fort à propos car il menaçait de devenir poussif. Mais j'ai là celui de Rigobert qui vaut trois cents pistoles, je t'en réponds !

Le sonneur et son compagnon se trouvèrent bientôt en selle.

—Là ! dit Mordicus ; maintenant où allons-nous ?

Le sonneur ne répondit pas.

—C'est entendu, ricana Mordicus, je n'ai pas besoin de savoir où tu vas. Mais moi ? Où dois-je me rendre ?

A cette question faite à brûle-pourpoint, le sonneur eut un mouvement de vive perplexité.

—Où me commandes-tu d'aller ? reprit Mordicus de l'air d'un homme absolument décidé à obéir quoi qu'on lui ordonne. Tu réfléchis, c'est ton droit ; en tout cas nous pouvons toujours suivre le bord de l'eau ; ce sera le moyen le plus sûr de trouver un passeur pour nous transporter sur l'autre rive.

...A moins toutefois qu'il n'entre pas dans tes intentions que nous traversions la Seine.

C'était précisément ce qui faisait l'objet des profondes réflexions du sonneur.

Il reconnaissait, en effet, l'inutilité de tentatives dans le but de délivrer, cette nuit-là, le bûcheron Claude, tout ce qu'il pourrait faire dans ce sens ne devant aboutir qu'à de dangereux insuccès.

D'autre part, il était inquiet sur le compte de l'aubergiste qu'il avait envoyé à la recherche de Mathurin.

Les événements dramatiques qui venaient de se succéder, pendant cette poursuite, avaient distrait momentanément le sonneur des terribles appréhensions dont il était tourmenté au sujet de l'enfant de Madeleine.

Mais ces préoccupations lui revenaient maintenant avec des trames nouvelles et de violentes angoisses.

Il se trouvait dans la plus cruelle alternative.

Mordicus se pressait de questions auxquelles il lui fallait répondre, d'autant plus que l'homme qui se proposait à lui obéir passivement et à combattre vigoureusement sous ses ordres lui faisait l'effet d'être une excellente recrue, à condition qu'il eût parlé avec une entière sincérité.

En cela, il nous faut le reconnaître, le doute qui avait pris naissance dans l'esprit du sonneur n'y avait pas jeté de profondes racines. Il se dissipait à présent pour faire place à un sentiment qui n'était plus que la défiance instinctive qui subsiste lorsque, comme le sonneur, on se sait entouré d'ennemis dont on doit redouter les habiletés et les ruses.

Néanmoins, quoi qu'il en fût de la sincérité de ses propositions si étranges, Mordicus ne déplaisait pas à son interlocuteur.

Celui-ci s'avouait même que ce soldat, rompu depuis nombre d'années aux fatigues de la guerre et qui, — il l'avait déclaré, — avait combattu contre les " Frondeurs " et aussi contre les " Mécontents " leurs successeurs dans les luttes mémorables qui prenaient souvent les proportions de véritables batailles, que ce soldat vieilli sous le harnais, pourrait devenir, par la suite, un collaborateur absolument précieux.

Aussi était-il singulièrement ébranlé déjà quand Mordicus, revenant pour la troisième fois à la charge, lui dit :

—Si tu veux traverser comme nous le faisons depuis que nous sommes en selle, car j'ai oublié de te dire que, plus tu tarderas, et moins tu auras chance d'échapper aux gens du roi.

—Que prétendez-vous me faire entendre par là ?

—Que le roi a donné l'ordre qu'on remplace tous les passeurs installés à plusieurs lieues en aval et en amont du pont qui dessert la grande route.

Le sonneur eut un soubresaut et chancela sur sa selle.

—Que cela t'étonne, je n'en disconviens pas, mais c'est là un danger que nous ne pouvons éviter qu'en pressant le plus

possible nos chevaux qui, du reste, ont eu grandement le temps de souffler pendant que tu expédiais dans l'autre monde les propriétaires.

...Crois-moi, je suis renseigné à merveille, ainsi que tu pourras en juger quand nous aurons causé, ce que, du reste, nous pouvons faire tout en galopant. Pour l'instant, le plus pressé est de rencontrer un bac, une barque quelconque, dont le passeur n'ait pas encore été remplacé, et nous devons, pour cela, aller peut-être assez loin.

Cet argument fit tomber les dernières hésitations du sonneur Et sans dire à Mordicus s'il comptait ou non se faire passer sur l'autre rive pour prendre le chemin de Paris, il mit son cheval au galop en faisant signe à son compagnon de l'imiter.

Pendant quelques minutes les deux cavaliers chevauchèrent côte à côte sans prononcer un mot.

Mais ce silence prolongé ne pouvait faire l'affaire de Mordicus qui avait plus que jamais en tête de gagner la confiance du chef mystérieux sous les ordres duquel il voulait s'enrôler.

C'est qu'il était au courant de choses qui, depuis quelque temps, avaient singulièrement excité sa cupidité. S'il avait pris patience, pour rester au service du roi, ce n'était, ainsi qu'on va le voir, que dans l'espoir d'obtenir une part de l'héritage que convoitait le ministre du roi. Il se disait que Mazarin lui devrait bien ça après tous les services qu'il avait rendus et qu'il se proposait de rendre encore.

Mais depuis que le hasard l'avait mis en présence de l'homme que le roi considérait comme le chef d'une vaste conspiration, Mordicus avait tout de suite vu le parti qu'il pourrait tirer de cette rencontre.

Aussi se décida-t-il à entamer brusquement la conversation :

—A présent, dit-il, tu as eu grandement le temps de réfléchir au pacte que nous allons conclure ensemble... Or, m'est avis que lorsqu'il s'agit de prendre des engagements, il faut qu'on veuille réciproquement se donner des garanties suffisantes, afin d'être certain qu'on peut s'abandonner, vis-à-vis l'un de l'autre, à une mutuelle confiance.

...Eh bien, puisque tu ne m'interroges pas, je vais aller au-devant des questions que tu devrais m'adresser et te donner les garanties que tu es en droit d'exiger de moi...

—Je vous écoute ! répondit froidement le sonneur.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

La 3^{me} série a pour titre: *LES ANGOISSES DE JEANNE.*

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crovassées, peau rude, etc.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

Grande Sensation !

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié in. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix et-dessus marqués.



IL PRÉFÉRERAIT SE PASSER DE PAIN. 3
PALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 NOV. 1892.
Le Révd J. Koenig, écrit: "J'ai beaucoup souffert et quand je me sentais sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose de Tonique Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me jeter de pain que de ce fameux remède."

PREJUGE, MAIS CONVAINCU.

NORWALK ST., CONN., mai 1890.

C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, mais il me fit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de très grandes douleurs que je ne suis plus le jeune homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonique, je me sens revenir à la santé.

Belle 577. B. CUNZ, Pasteur.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades paucres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S., depuis 1875, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A vendre par les Droguistes et à la Société; 6 pour \$3.
A Montréal, par E. Leonard, 113 rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

- Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.
- Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.
- Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.
- LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.
- Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.
- Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.
- Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.
- Tout le monde reçoit LA PRESSE.
- Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINIS
SANT LE 23 SEPTEMBRE 1893,

31,341

Bureaux

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents
- Le Banquier des Plantes, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 3e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Baillonneaux.
 - La Kosa Blanche, 1re série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, 12e série.
 - Le Pêcheur de Perles, 1re série.
 - Les Frères de la Cote, 2e série.
 - Les Voleurs de Chaux, 1re série.
 - La Chasse aux brigands, 2e série.
 - Le Peau Rouge, 3e série.
 - Le Crime de Pierrette, 1re série.
 - La Révélation, 2e série.
 - Colomba, 1re série.
 - La Vengeance Corso, 2e série.
 - Le Fou à loger, 1re série.
 - L'Invasion, 2e série.
 - Le combat de Falkenstein, 3e série.
 - L'Honnête Criminel.
 - Le bureau de Poste de St Martin-le-Mont, 1re série.
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série.
 - Valérie, 3e série.
 - L'Héritage Fatal, 1re série.
 - Le Jettator, 2e série.
 - La Jeune Indienne, 1re série.
 - Partie pour le Canada, 2me série.
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série.
 - La Fille de Margarete, 2e série.
 - Le Diamant Caché, 1e série.
 - Camille, 2e série.
 - Le Testament du Commandeur, 3e série.
 - Une Famille Corse, 1re série.
 - La mort de Pierre Duvernay, 1re série.
 - La Folle, 2e série.
 - Le Sacrifice de Germaine, 3e série.
 - La Vengeance, 1e série.
 - La Justice de Dieu, 5e série.
 - Ginèvre.
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série.
 - Le bal Masqué, 2e série.
 - Les Deux Sœurs, 3e série.
 - Le Revant, 1re série.
 - Tom Sandons, 2e série.
 - L'Œil de Vichnou, 3e série.
 - L'homme à l'oreille cassée, 1re série.
 - Le colonel Fougas, 2e série.
 - Veu de Haino, 1re série.
 - 1re série, Le Chat du bonnet.
 - 2e " Le Drule-Gueule.
 - 3e " Philopen le Poulpican.
 - 4e " Chouans et Républicains.
 - 5e " A coups de fusil.
 - 6e " L'Enlèvement de Joann.
 - 7e " Kernoc.
 - 8e " A la Balonnette.
 - 9e " Le secret de Philopen.
 - 10e " Crochetout.
 - Le dernier des Trémolin.
 - Le mangeur de Poudre.
 - L'Assassinat de Versailles.
 - Le crime de la rue St Laurent.
 - 1re partie, Le Meurtre.
 - 2e " La chasso à l'Homme.
 - 3e " L'Expiation.
 - La mort d'un Forçat.
 - 1re partie, L'Évasion du Bagne.
 - 2e " Forçats et Gendarmes.
 - 3e " La mort de Rouget.
 - Le condamné à Mort.
 - 1re partie, Le Mort Ressuscité.
 - 2e " L'Echafaud.
 - Les Ecumeurs de Rivières.
 - 1re partie, Les débuts du Bosau.
 - 2e " A la recherche de son Père et fils [Par
 - Vingt ans à la Bastille.
 - L'Assassin vivant.
 - 1re partie, Le Crime.
 - 2e " Disparu.
 - 3e " Le Dégout et 1re partie de Floréal.
 - Floréal, 1re partie.
 - 2e partie, Dans les Mines.
 - 3e " La famille Charlot.
 - Sans Cœur, 1re série.
 - La Veix Meudite, 2me série.
 - Le Fou, 3ème série.
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série.
 - L'Assassin de sa Femme, 2e série.
 - Le Mari empalonné, 2e série.
 - Une misérable fil., 1e série.
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série.
 - Les Mauvais Langues, 2e série.
 - Le Secret d'une Morte, 3e série.
 - Le Cœur et l'Honneur, 1re série.
 - Triste du Cœur, 2e série.
 - Désespoir et Suicide, 3e série.
 - Les Mariages d'Intérêt.
 - 1re série, Un Mariage d'Inclination.
 - 2e série, Un Duel au Mariage.
 - 3e série, Les Mariages d'Amour.
 - 4e série, Un Mariage d'Intérêt.
 - Les Deux Rivaux, 1re série.
 - Deux Epreuves, 2e série.
 - Le Mariage Rompu, 3me série.
 - La belle suicidée, 4ème série.
 - Lo Parden.
 - 1re série, Les Fiançailles.
 - 2e série, Le Devoir et l'Honneur.
 - 3e série, Les Tempêtes du Cœur.
 - 4e série, Un Double Mariage.
 - Graziella, 1re série.
 - Une Tombe, 2e série.
 - Le Fou par Amour.
 - Les Brigands, 1re série.
 - Une nuit d'angoisse, 2e série.
 - La Mal-on du Franc, 3e série.
 - Le Beau-français, 4e série.
 - Le Loup dans la Bergerie, 5e série.
 - La Royauté de Vasseur, 6e série.
 - Le Vol et l'Amour, 1e série.
 - L'Epreuve, 2e série.
 - Le Malfaitour, 3e série.
 - Je vous tuerai, 4e série.
 - Vendue par son Père, 1e série.
 - Les anglaises d'un Père, 2e série.
 - Le bon Ange, 3e série.
 - Le Coupable, 4e série.
 - Une Révélation Périble, 5e série.
 - Un coup de théâtre, 6e série.
 - Les chevaliers du couteau, 1re série.
 - La lettre enchantée, 2e série.
 - Un Drame dans un puits, 3e série.
 - Amour l'Amour l'Amour, 4e série.
 - Les Gueux, 5e série.
 - La Fille de la Vierge, 6e série.
 - La Sentence, 7e série.
 - Une Légende Indienne, 1re série.
 - Le Sorcier, 2e série.
 - La Vengeance d'une Femme, 3e série.
 - Deux Haines, 4e série.
 - Les Deux Orphelins, 1re série.
 - Les Ravisseurs, 2e série.
 - Enlèvement et Duel, 3e série.
 - Le Frochard, 4e série.
 - La Petite Arçonge, 5e série.
 - Le Mariage Forcé, 6e série.
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série.
 - L'Histoire de Marianne, 8e série.
 - La Prison des Fiancés, 9e série.
 - L'Espion du Cœur, 10e série.
 - Une Famille qui tue, 11e série.
 - L'Avoué, 12e série.
 - La Fin d'une Infortune, 13e série.
 - Fin d'une Misérable, 14e série.
 - Amour et Bonheur, 15e série.
 - Jean Loup, 16e série.
 - 17e série, Jean Loup [rage
 - 18e série, Légende de l'homme sau-
 - 19e série, L'Amour d'un Sauvage
 - 20e série, L'Enfant du Malheur
 - 21e série, Deux Larmes
 - 22e série, L'Œil au Noir
 - 23e série, Colomba et Vautours
 - 24e série, Le Commencement de la [Fin
 - 25e série, Le Dossier d'un Bandit
 - 26e série, Un Bonnet Fait Parier
 - 27e série, Le Borel de Jeanne
 - 28e série, Le Rendez-Vous
 - 29e série, La Mémoire du Cœur
 - 30e série, Russa contre Russa
 - 31e série, Le Triomphe de la Ca- [Honnie
 - 32e série, L'Argent n'est Rien
 - 33e série, Les yeux d'une Femme
 - 34e série, Le Mort Vivant
 - 35e série, Vengeance de Femme
 - 36e série, Le Vrai Châtiment
 - 37e série, La Belle Drogab
 - La Dame en Noir
 - 1e série, La Dame en Noir
 - 2e série, La Provocation
 - 3e série, Une Page d'Amour
 - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé
 - 6e série, Amis et Rivaux
 - 7e série, Le Réveil d'une Veloste
 - 8e série, Prologue d'une Sombre [Histol
 - 9e série, Bonheur Perdu
 - 10e série, La Revanche de Blanche
 - 11e série, Soldats et Bandits
 - 12e série, Douleur d'Amour
 - 13e série, Souffrance Inconnue
 - 14e série, Rayon de Soleil
 - Sergo Panino
 - 1e série, Sergo Paulac
 - 2e série, Entre Femmes
 - 3e série, Gendre et Belle-Mère
 - La Belle Charlotte
 - Toute une Jeunesse
 - 1e série, Toute une Jeunesse
 - 2e série, L'Amour Partagé
 - Faut-il aimer?
 - 1e série, Faut-il aimer?
 - 2e série, Une Vraie Canadienne
 - 3e série, L'Amour à l'Américaine
 - Le Roi de l'Amour
 - 1e série, Le Roi de l'Amour
 - 2e série, Les Ruines Enchantées